


600037131L

STATISTIQUE

ILLUSTRÉE

de la ville et de l'arrondissement

DE DINAN

PAR

M. CHARLES LECOQ,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, etc.

Première Partie.





DINAN,
CHEZ J.-L. BAZOUGE,
impr-libre.

S.-MALO,
CHEZ CONI-BEAUCAIRE,
libraire.

1850.

Ont souscrit pour Cent francs,

[redacted].

Eugène JANVIER, Sous-Préfet de l'arrondissement.

Joseph LE SAGE, Maire de Dinan.

RIOUST DE L'ARGENTAIE, Membre du Conseil général.

Le Comte DE BÉRARD.

Le Comte DE LA FERRONNAYS.

Le Marquis DE LA MOUSSAIE, ancien Pair de France, etc.

DE BIZIEN DU LÉZARD, ancien Député, etc.

BRIGNON DE LÉHEN, ancien Député, etc.

Joseph LE BRANCHU, Avoué.



PRÉFACE.

Je suis enfin parvenu, après avoir lutté contre bien des difficultés, au but que je m'étais proposé.

J'ai divisé ce travail en deux parties :

Dans la première, plus spécialement consacrée aux gens du monde, j'ai retracé les principaux traits de l'histoire de notre pays et de la vie des hommes illustres qui y sont nés, — décrit rapidement les sites les plus remarquables de nos environs, — noté enfin, par ordre chronologique, les édifices intéressants à connaître au point de vue de l'art ou des souvenirs de l'histoire.

Dans la deuxième partie, j'ai traité de l'administration locale et des modifications que lui ont fait subir le cours des siècles et de nos vicissitudes politiques ; — j'ai ensuite étudié les mouvements de la population considérée sous le triple rapport physique, intellectuel et moral. — Je termine par un aperçu sommaire et aussi exact que possible de la situation de notre industrie agricole, manufacturière et commerciale.

Je viens d'exposer le plan que j'ai suivi. — Le public en appréciera l'exécution. — Il me reste à remplir un devoir de reconnaissance vis-à-vis les personnes qui, en souscrivant à cet ouvrage pour un grand nombre d'exemplaires, m'ont aidé ou plutôt *déterminé* à le faire paraître. Qu'elles reçoivent ici l'expression de mes remercîments ! J'ai été d'autant plus sensible à cette marque d'intérêt, que ma propre expérience m'a appris combien est devenue rare de nos jours la bienveillance du cœur ; combien il est difficile, dans ce siècle d'égoïsme, de rencontrer des gens qui soient disposés à vous obliger, lorsqu'ils n'y sont pas excités par un motif d'intérêt personnel.



I.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VILLE DE DINAN.

DINAN, une des plus anciennes villes de la Bretagne, aurait été fortifiée dès le XIe siècle, s'il est vrai qu'elle ait à cette époque soutenu un siège contre les troupes de Guillaume-le-Conquérant, qui, provoqué par Conan IV, duc de Bretagne, aurait passé le Couesnon et serait venu camper sur le territoire de Dol. Mais l'histoire de ce siège n'est écrite que sur la tapisserie de Bayeux, ouvrage de la reine Mathilde. Guillaume de Poitiers, historien contemporain, n'en a point fait mention : il dit seulement qu'effrayé à l'approche de Guillaume, Conan se retira à la hâte dans des places fortes : *in loca propugnatura citissimam fugam instituit.*

Ce que l'on ne peut contester, c'est que Dinan joua un rôle militaire fort important au XIVe siècle, à l'époque où Charles de Blois et le comte de Montfort firent valoir, les armes à la main, leurs prétentions au duché de Bretagne. Jeanne de Flandres, cette femme héroïque qui combattait à la place de son mari, le comte de Montfort, retenu prisonnier au Louvre, appela à son secours le roi d'Angleterre, Edouard III. Celui-ci partit du port de Sandwick avec 400 nefs, débarqua ses troupes à Brest, prit Rohan et Pontivy, bloqua Nantes, et s'empara de Dinan, qui fut livrée au pillage. Le butin fut considérable, parceque la ville était riche et marchande. — Quelques années plus tard, en 1359, cette ville fut assiégée de nouveau par le duc de Lancastre, et serrée de si près que le capitaine Penhouet, qui commandait la place, se vit forcé de conclure une trève par laquelle il s'engageait à la rendre, si elle n'était secourue dans le délai de quarante jours. Ce fut dans l'intervalle de cette trève qu'eut lieu, sur la place du Marché, ce duel mémorable dans lequel Bertrand Du Guesclin, pour venger son frère Olivier, traîtreusement fait prisonnier par Thomas Cantorbery, terrassa le chevalier anglais, et ne lui fit grâce de la vie qu'à la prière du duc de Lancastre, qui fit payer à Olivier 1,000 florins à titre de dommages et intérêts, et fit présent à Bertrand du cheval et des armes du vaincu, qu'il chassa de sa présence. Quelques jours après, le duc de Lancastre, rappelé par Edouard, qui venait de débarquer à Calais, leva le siège de Dinan et s'éloigna de ses murs. — En 1364, cette ville résista vigoureusement aux attaques du jeune comte de Montfort, Jean V; mais, n'ayant pas reçu les secours que Charles de Blois lui avait promis, elle dut se soumettre. Les habitants de Dinan prêtèrent serment et hommage entre les mains du duc Jean V. — En 1373, elle fut assiégée et prise par Du Guesclin, et six ans plus tard, par Olivier de Clisson. Ces deux illustres guerriers étaient alors au service du roi de France Charles V, qui les avait

envoyés en Bretagne pour combattre Jean V, qui avait un pacte secret d'alliance avec les Anglais.

Vers la fin du XV[e] siècle, les troupes de Charles VIII, qui venaient de remporter une victoire éclatante sur le malheureux duc François II, à la fatale journée de Saint-Aubin-du-Cormier, se présentèrent sous les murs de Dinan, place de guerre dont Amaury de la Moussaye était alors gouverneur. —. Les Dinannais, n'ayant pour se défendre qu'une faible garnison, ne purent imiter l'héroïque résistance des habitants de Rennes; ils ouvrirent leurs portes au vicomte de Rohan; et, après avoir capitulé avec lui, ils prêtèrent serment entre ses mains au roi de France.

A l'époque des guerres de la ligue, Henri III livra Dinan comme ôtage au duc de Mercœur. Celui-ci y transporta en 1585 le siège présidial de Rennes, et y fit battre monnaie. Mais les habitants, fatigués de sa domination et surchargés d'impôts, se rendirent en 1598 à Henri IV. La reddition de cette place fut suivie de la soumission de toute la province, et décida Henri IV à faire le voyage de Bretagne pour en achever la pacification.

Depuis cette époque, Dinan a cessé de figurer dans nos annales militaires. Elle est entrée dans une de ces longues périodes de tranquillité qui, en laissant à l'industrie et au commerce leur libre essor, assurent le bonheur des cités et des états.

NOTICE TOPOGRAPHIQUE.

LA VILLE DE DINAN est bâtie dans une situation des plus pittoresques, sur les flancs d'une colline escarpée qui s'élève à plus de soixante mètres au-dessus du niveau de la Rance. Elle est ceinte de murailles hautes et épaisses qui décèlent son origine guerrière. (1) — Ces murailles, construites dans le XIVe siècle, (2) sont remarquables par leur force et par leur bel état de conservation. Le voyageur qui chemine le long des boulevards ne les voit plus couronnées comme autrefois de sentinelles armées, mais toutes couvertes de riants jardins d'où l'œil se repose sur des points de vue champêtres. — Elles sont interrompues de distance en distance par des tours à plate-forme, avec parapet crénelé, percées aux différents étages de fenêtres à ogives, et elles se relient à un énorme donjon ou château-fort situé au midi de la ville, et isolé des remparts par un fossé profond.

(1) Les murs extérieurs étaient si larges, que l'on aurait pu, sur leur couronnement, faire rouler une voiture à quatre roues.

(2) Mérimée (*Voyage dans l'Ouest de la France.*)

Quatre portes sont encore debout : la porte Saint-Malo, d'une architecture lourde ; la porte du Jerzual, de style ogival ; la porte de Brest et la porte Saint-Louis.

On remarque à Dinan une très belle place, la place Du Guesclin ; — plusieurs de nos rues sont irrégulièrement alignées, et l'on y voit saillir des porches béants qui donnent encore à notre ville la physionomie d'une cité du moyen-âge.

Le voyageur visite avec intérêt plusieurs édifices publics : le Château, l'Horloge, l'église de Saint-Sauveur, et l'Hôtel-de-Ville, qui possède un musée très curieux ; et aussi les restes de quelques vieilles maisons, jadis habitées par des personnages célèbres : hôtel des chevaliers de Malte, (1) — hôtel de Beaumanoir, (2) — hôtel du Chêne-Ferron, (3) — hôtel Du Guesclin, (4) — hôtel Coetquen, (5) — hôtel de la Garaye. (6)

Dinan a un port qui, depuis l'établissement de l'écluse de Livet, à 3 kilomètres en aval de Dinan, est devenu presque constamment accessible pour les caboteurs. L'exhaussement du plan d'eau de l'écluse, de 1 mètre 76 centimètres, en permettrait l'entrée à des navires de mer de 150 à 200 tonneaux.

On voit en Evran, dans des communes qui avoisinent la Rance, une espèce de *falun* ou dépôt de sablon calcaire, où les naturalistes qui l'ont examiné ont reconnu une multitude de coquilles bivalves et univalves, de pointes d'oursin, des polypiers, des dents de requin et autres fossiles, etc.

A 20 kilomètres de Dinan est un *lieu historique* à visiter, — c'est le village de Saint-Cast. — En 1758, ses rivages virent fuir la flotte du commodore Howe, après une mémorable bataille où nos troupes, commandées par le duc d'Aiguillon, d'Aubigny, de Saint-Pern, etc., mirent en fuite une armée anglaise débarquée sur nos côtes.

(1) Place des Cordeliers ; — (2) rue de la Haute-Voie ; — (3) au Vieux-Gouvernement, rue de l'Horloge ; — (4) rue de la Croix-Plate ; — (5) au Pont, en face du prieuré de la Magdelaine ; — (6) hôtel de Plouër, Grande-Rue.



NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR

LES PERSONNAGES CÉLÈBRES NÉS DANS CE PAYS.

Le pays de Dinan s'honore d'avoir vu naître une suite d'hommes illustres à divers titres, dans la guerre, dans la marine, dans le clergé, dans la magistrature, dans l'administration, dans les lettres, etc.

Dans la Guerre :

Au XIVe siècle, nous voyons apparaître sur la scène guerrière deux grandes figures historiques :

L'illustre connétable Du Guesclin, autour duquel viennent se grouper une foule de guerriers, ses compatriotes, ses parents ou ses amis, Charles et Geoffroi de Dinan, Eustache de la Houssaie, Hubert de la Massue, Caro et Macé de Plumaugat, Bertrand Goyon de Matignon, Olivier Tournemine de la Hunaudaye, Robert de Guitté, Alain de la Moussaie, Guil-

laume Raguenel de la Bellière, les sires de Broons, de Coetquen, etc.

Jean de Beaumanoir, commandant des Bretons à la bataille des Trente (1354), et à sa suite Geoffroi de Beaucorps de Pléboulle, Louis Goyon de Matignon, Jean Rousselet de Sévignac, Robin Raguenel de la Bellière, de Pleudihen, etc.

Pendant la guerre que le duc de Bretagne François II eut à soutenir contre les troupes du roi de France Charles VIII (1488), nous distinguons Amaury de la Moussaye, gouverneur de Dinan, François Tournemine de la Hunaudaye, lieutenant-général, Jean de Coetquen, du Chastelier, de Vaucouleurs, etc.

Durant les guerres de la ligue, Jean d'Avaugour, sire du Bois de la Motte, etc., lieutenant-général du duc de Mercœur, le marquis de Coetquen, gouverneur de Saint-Malo pour Henri IV, et René Tournemine, lieutenant-général en 1592.

Sous Louis XV, pendant la guerre de sept ans, sept La Ferronnays servent comme officiers dans le régiment des dragons de La Ferronnays, qui se distingue particulièrement pendant cette longue guerre. (1)

Rioust des Ville-Audrains, Blanchard, médecin, et Hercouet, marchand tapissier, se font remarquer par leur courage et par leur patriotisme à la bataille de Saint-Cast, en 1758.

Dans la Marine :

Etienne Goyon, seigneur de Launay Bouquen, que le duc Jean IV fait son amiral (1355), et son neveu Bertrand III, sire de Matignon et de la Roche-Goyon, qui commandait des

(1) En 1387, Geoffroi Ferron et Robert de Guitté, chevaliers, et plusieurs autres habitants de la ville de Dinan qui les accompagnaient, s'emparèrent par surprise de la ville de Saint-Malo.

En 1400, la famille Ferron occupait à Dinan l'hôtel du Chêne-Ferron, rue de l'Horloge, qui se distingue par son joli portail festonné. Il fut successivement habité par Guillaume, Eustache et Bertrand Ferron. — Un de leurs descendants, Gilles Ferron, trésorier de la fabrique de Saint-Sauveur en 1561, bâtit en 1563 le château de la Ferronnays, en Calorguen.

vaisseaux en 1392, pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans Saint-Malo, assiégé par le duc Jean IV.

Cahideuc du Bois-de-la-Motte, vice-amiral, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. *(Voyez* CHATEAU DU BOIS-DE-LA-MOTTE.)

Guillaume Bourdet, capitaine de vaisseau, né à Plouer en 1763.

Dans le Clergé :

Nous signalerons plusieurs prélats d'un mérite éminent :

Hubert de la Massue, né en 1135, au village de Saint-Piat, évêque de Rennes en 1184.

Pierre de Dinan, évêque de Rennes, 1199.

Raoul Rousselet, de la maison de Limoelan, né à Sévignac, évêque de Saint-Malo (1312), puis de Laon (1317.)

Raoul de la Moussaye, archevêque de Dol, siège au parlement tenu à Rennes en 1441, à la tête de tous les prélats.

Guillaume de Montfort, né au pays de Dinan, archidiacre de Dinan, puis évêque de Saint-Malo, élevé à la dignité de cardinal en 1430.

Guillaume Le Gouverneur, fils de Guillaume Le Gouverneur et de dame Françoise de Serizay, né dans la paroisse Saint-Malo de Dinan, où résidait sa famille, évêque de Saint-Malo en 1617, conseiller d'état, etc.

Lemintier, né à Sévignac, évêque de Tréguier en 1780.

Dans la Magistrature :

Olivier Du Breil, d'abord procureur-général de Bretagne, puis sénéchal de Rennes, et juge universel de la province (1466).

Charles Du Breil, son frère, d'abord sénéchal de Dinan, puis de Rennes (1489), qui s'éleva par son mérite à la dignité de président au parlement de Bordeaux, et fut peu de temps

après nommé président du parlement de Bretagne, institué par Charles VIII, en 1491. Il épousa en 1496 Guyonne de Pontbriand, fille aînée de Jean de Pontbriant.

Potier de la Germondaye, célèbre jurisconsulte, substitut du procureur-général au parlement de Bretagne en 1777.

Lemoine Des Forges, premier président de la cour d'appel de Rennes, sous l'empire.

Gesbert, de Dinan, président de la cour d'appel de Rouen. Il n'a pas accepté la première présidence de la cour d'appel de Lyon, qui lui a été offerte.

Dans la Politique :

Rousselet (Raoul), né à Sévignac, d'abord clerc et conseiller de Philippe-le-Bel, puis évêque et pair de France (1317).

Pierre Le Hardi, né à Dinan en 1758, député dans le Morbihan à la Convention Nationale, et élu *comme le plus homme de bien*, proscrit comme étant du parti des Girondins, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire (30 octobre 1793.)

Louis de la Moussaye, ancien député, ancien ministre plénipotentiaire, élevé à la dignité de pair de France en 1835.

Dans les Lettres :

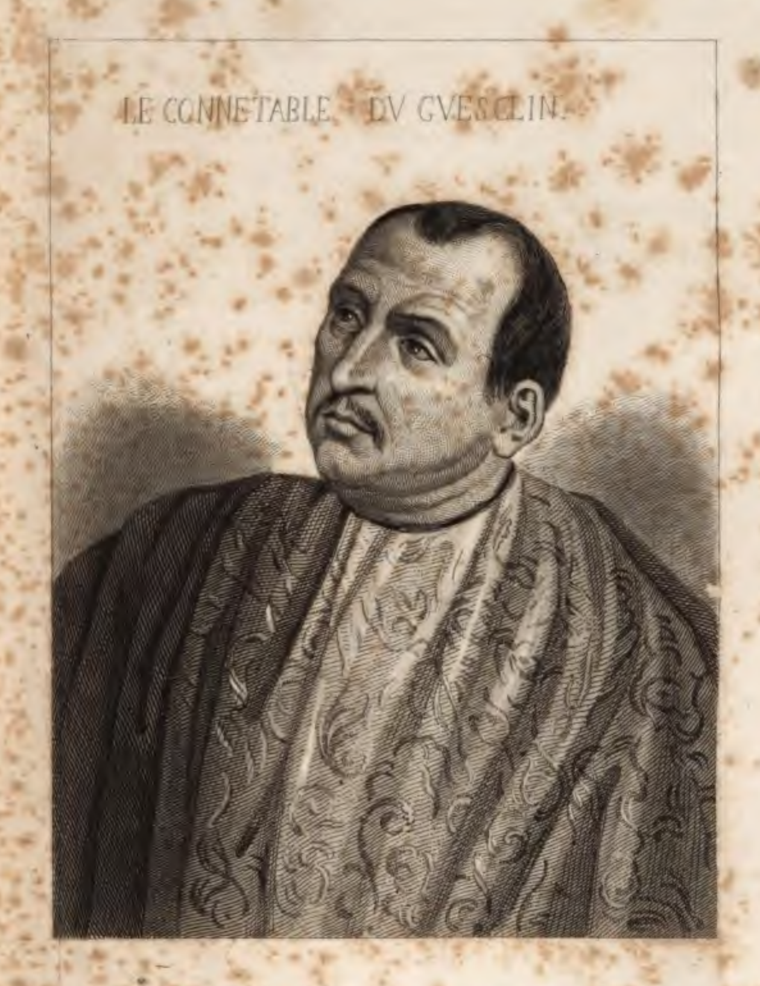
Charles Duclos Pinot, né à Dinan en 1704, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, secrétaire perpétuel de l'académie française, historiographe de France, etc.

BERTRAND DU GUESCLIN.

Bertrand Du Guesclin, né vers 1320, au château de la Motte-Broons, à six lieues de Dinan, fut l'aîné de dix enfants, quatre garçons et six filles, que le chevalier Regnault Du Guesclin avait eus de son mariage avec Jeanne de Malmains, dame de Sens, près Fougères.

La laideur de Bertrand et sa malheureuse tournure en avaient fait comme un objet de regrets et presque d'aversion pour sa propre famille. Cette triste disposition aigrit le pauvre enfant à tel point qu'armé d'un bâton, qu'il chargeait de répondre à tous et partout pour lui, il était devenu la terreur des enfants du pays et l'incessant tourment de sa mère désolée.

Loin d'écouter ses maîtres et de profiter de leurs leçons, il les maltraitait souvent, de sorte que tout le savoir du héros futur, qui devait un jour devenir l'orgueil de la Bretagne et l'une des plus grandes gloires de la France, se réduisait à



Denguesclin Bertrand

Connestable de france 1380

pouvoir, tant bien que mal, figurer son prénom au bas d'un acte. Nous avons vu à la bibliothèque nationale l'original de sa signature, que nous reproduisons ici:

Cette humeur âpre et emportée le jetait dans une foule de querelles qui, parfois, n'étaient pas sans dangers; mais son adresse et sa vigueur s'y développaient avec une supériorité qui lui faisait aimer, à la passion, tous les exercices de corps, et surtout le maniement des armes.

Un jour, à seize ou dix-sept ans, entraîné par son indomptable ardeur, il s'échappa de la maison paternelle et courut au tournoi qui se donnait à Rennes pour célébrer le mariage de Jeanne de Penthièvre avec Charles de Blois.

Bertrand arriva là dans le plus triste équipage, tremblant d'être reconnu, honteux de lui-même, et dévorant des yeux tous ces brillants chevaliers qui avaient, eux, le bonheur de pouvoir combattre.

Tout-à-coup, il aperçoit un de ses parents, ami de sa famille: il court à lui, le prie et le supplie en insistant si fort, qu'il obtient un cheval et des armes avec lesquels, visière rabattue, il s'élance hardiment dans la lice.

Là, il lutte avec avantage contre tous les champions, à l'exception d'un seul pourtant devant lequel il baisse sa lance et s'incline avec respect, car il a reconnu son père; et de bruyantes acclamations éclatent de toutes parts quand, un moment après, un chevalier normand, en désheaumant l'inconnu, découvrit les traits du jeune Du Guesclin à la foule enthousiasmée.

Alors beaucoup se rappelèrent la prophétie d'une bonne sœur qui avait assuré que le petit *gars* était destiné à de grandes choses.

En effet, sa haute valeur se signala bientôt dans la guerre

sanglante de Charles de Blois contre Jean de Montfort pour la succession de Bretagne, guerre qui divisa le pays en deux camps rivaux où chacun se jeta résolument selon ses convictions.

Bertrand prit parti pour Charles de Blois dont la cause, par les droits légitimes et directs de Jeanne de Penthièvre, lui paraissait plus juste que celle de Montfort, qui ne revendiquait le pouvoir qu'en ligne collatérale.

Les murs de Vannes, de Fougeray, de Rennes et de Dinan furent tour-à-tour le théâtre de ses exploits. Il fit ainsi ses premières armes contre les Anglais, appuis naturels de la branche cadette, se battant contre eux tant et si bien qu'il en acquit le renom du plus rude et du meilleur chevalier de son temps. Aussi, de tous les points de la Bretagne, ses intrépides compatriotes accoururent-ils bientôt se ranger sous sa bannière, et leur cri de guerre: NOTRE DAME GUESCLIN! qu'ils poussaient avec un irrésistible élan, suffisait, disent les historiens, pour jeter l'épouvante au cœur des ennemis.

Bertrand, dont le sang généreux bouillait dans les veines à la seule idée de l'oppression du pays par les étrangers, s'attacha opiniâtrement à leur poursuite et passa au service de Charles V, roi de France et suzerain de Bretagne. — Dès l'année 1361, il était à la solde royale lui et sa compagnie de gens d'armes et d'archers, composée en grande partie de ses fidèles amis d'enfance, presque tous de Dinan ou des environs.

Peu après, Du Guesclin fut nommé capitaine et gouverneur de Pontorson; mais, tout en combattant pour les fleurs de lys, ce digne fils de l'ancienne Armorique n'oubliait point ses chères hermines, et la première condition qu'il avait mise à son entrée dans les rangs de l'armée française, c'était qu'il pourrait toujours, librement, répondre à l'appel, au premier cri de sa bien-aimée patrie.

A peu près vers cette époque, il épousa Typhaine Raguenel, la femme la plus belle, la plus spirituelle et sans doute la plus

instruite de son temps, car elle avait, disent les *Mémoires Contemporains*, de grandes connaissances en astrologie. Lorsque les armes laissaient à Bertrand quelque repos, il habitait avec elle le château de Pontorson ou celui de la Bellière, sur la route de Dinan à Châteauneuf; mais, si grand que fût le charme de ces courts et trop rares instants de bonheur, jamais Typhaine, quand le devoir parla, ne voulut retenir son noble et heureux époux près d'elle. Cette femme vraiment supérieure l'exhorta toujours, au contraire, en sacrifiant leur mutuelle tendresse, à se montrer digne de la haute et glorieuse renommée qu'il avait déjà; et tandis qu'il risquait dans les batailles sa vie et sa liberté, elle employait leur fortune à la rançon des braves compagnons de son mari, croyant, disait-elle, devoir faire ce qu'il aurait fait lui-même.

Charles V ayant confié à Du Guesclin le commandement de l'armée qui marchait en Normandie contre les troupes rassemblées par Charles-le-Mauvais et le roi d'Angleterre, le héros breton jure à Dieu : « qu'il ferait les Anglais courroucier ou » qu'il serait occis par eux en bataille. » En effet, pour l'acquit de sa parole, il défit complètement, à Cocherel, les deux forces coalisées, et fit prisonnier leur général, le fier Captal De Buch.

Par ces étrennes, données — comme il le disait lui-même — à la royauté nouvelle du jeune roi de France, l'orgueil et les machinations perfides de l'ambitieux Navarrais se trouvèrent confondus.

Bertrand, après avoir couronné la victoire de Cocherel par la prise de diverses places et forteresses, rentra dans la Bretagne où la guerre se rallumait entre les partis de Penthièvre et de Montfort. Il fit des prodiges de valeur à la bataille d'Auray; mais Charles de Blois ayant été tué dans la mêlée, ses troupes furent mises en déroute, et Du Guesclin, de toutes les armes brisées dans ses mains, n'ayant plus que ses gantelets d'acier, fut obligé de suivre l'avis de Chandos, qui, le voyant

seul debout contre tant d'assaillants, lui criait : « Rendez-vous, » messire Bertrand, cette journée n'est pas vôtre. »

Remis en liberté moyennant une rançon de cent mille livres, Du Guesclin entreprit, sur la demande du roi Charles V, une négociation difficile où beaucoup d'autres avaient échoué avant lui; c'était de déblayer le sol français des grandes compagnies, bandes de gens sans aveu, brigands armés qui, depuis la paix, infestaient les provinces. Il alla trouver leurs chefs réunis, et, après une harangue pleine de verve et de cordialité, dans laquelle, suivant la chronique, il leur promettait d'abord deux cent mille florins de la part du roi de France, puis l'absolution du pape, il finit en leur proposant de les emmener dans le royaume de Castille, au service de Henri de Transtamarre qui disputait la couronne à Pierre-le-Cruel, son frère.

Déterminés par la confiance que leur inspirent l'énergie bien connue et le caractère entraînant et aventureux de celui qui leur parle, ils acceptent avec joie, et, après avoir passé par Avignon pour visiter le saint-père, sous la conduite de leur nouveau capitaine, ils franchissent avec lui les Pyrénées. Du Guesclin, à la tête du torrent dévastateur qu'il était parvenu ainsi à détourner de la France sur l'Espagne, venait de précipiter le farouche D. Pèdre d'un trône déshonoré par le libertinage et la cruauté, lorsque l'intervention des Anglais, insatiables envieux du succès de nos armes, parvint à changer la face des affaires; et la bataille de Navarette, que la susceptibilité du point d'honneur castillan engagea malgré l'avis formel de Bertrand, le fit tomber, écrasé sous le nombre, au pouvoir du prince de Galles, plus heureux mille fois d'une si grande capture que du sceptre rendu.

A peine est acquittée cette autre rançon, pour laquelle travaillaient les fileuses bretonnes, que Du Guesclin s'élança de nouveau en Espagne, y cherchant avec ardeur une revanche éclatante. Il la prend, cette revanche, dans les plaines de Montiel, par une victoire décisive remportée sur D. Pèdre et

les Maures, dont les forces réunies s'élevaient au triple de celles de Bertrand; mais le Breton cette fois, et du consentement même des Espagnols, avertis par le désastre de Navarette, était le chef suprême et absolu. — Rien ne se faisait plus que par son ordre. Aussi parvint-il à remettre D. Henri de Transtamarre sur le trône de Castille, que la mort violente de Pierre-le-Cruel affranchit de toute contestation, en terminant la guerre civile.

Charles V, menacé encore par l'Angleterre, rappelle en France Du Guesclin, son plus ferme appui, et lui remet l'épée de connétable, avec laquelle Bertrand pourchasse l'étranger partout, même en Bretagne, où Jean de Montfort l'avait fait entrer. Dans cette entreprise, il fut secondé par la passion dominante du pays, l'esprit de nationalité, qui, pour les Bretons, est tel, qu'aucune autre considération de haine ou d'amour ne peut le balancer. C'est ce qu'on fit bien voir à Bertrand lui-même, lorsque, plus tard, il essaya d'obéir aux ordres de Charles V, qui voulait réunir la Bretagne à la France.

Il fallut y renoncer.

Et Du Guesclin, pour en avoir averti le monarque, tomba en disgrâce.

Sur-le-champ, il renvoya son épée de connétable. Le roi le supplia de la reprendre, mais vainement d'abord, et Bertrand n'y consentit, à la fin, que pour marcher une dernière fois contre cet éternel ennemi du repos de la France, l'Anglais, qui, chassé du nord, revenait à la charge par le midi.

Du Guesclin fut mettre le siège devant Châteauneuf-Randon, en Gévaudan; après plusieurs assauts, le sire de Roos, gouverneur de la place, réduit à demander une suspension d'armes, promit de rendre le château dans un délai fixe et fatal, s'il n'était pas secouru.

Ce même jour, 13 juillet 1380, à midi, le connétable Bertrand Du Guesclin, malade depuis quelque temps, remettait, à soixante ans, avec une foi vive et profonde, sa belle âme

entre les mains de Dieu; et le sire de Roos, fidèle à sa parole, vint religieusement déposer les clefs de la ville aux pieds inanimés du héros.

Charles V, voulant reconnaître dignement les services rendus à la France par le connétable, ordonna que son corps fût inhumé dans le tombeau des rois, à Saint-Denis.

Il existait un contraste singulier entre l'âme de Du Guesclin et son enveloppe extérieure.

Au physique, Bertrand était un homme d'une taille ordinaire, épaisse et trapue; il avait les épaules massives et élevées, des bras nerveux avec des poings *carrés;* son teint était brun et hâlé; ses sourcils noirs, très fournis, encadraient rudement des yeux vairons à fleur d'une tête énorme, et, dans l'ensemble de son cou, si musculeux, de sa grande bouche, et de son nez, large et ouvert, il y avait comme quelque chose de rugissant et d'indompté qui se retrouvait dans toute sa personne.

Au moral, c'était le caractère le plus chevaleresque, le plus noble, le plus beau. Courageux et hardi dans les entreprises, emporté même, dans l'action, par la fougue ardente d'une tête bretonne, il en avait également toute l'opiniâtreté, et se montrait aussi ferme dans les revers qu'intrépide au combat et magnanime après la victoire.

Le chroniqueur rimé de Du Guesclin, à l'imitation de ces grands artistes qui, du premier jet, rendent en un trait toute la physionomie de leur modèle, Cavelier, nous l'a dépeint d'un seul vers :

« Large, courtois et preux fut Bertrand Du Guesclin. »

Gal.^rie hist.^que de Versailles



Ancien tableau

Duclos (Charles Pineau)
de l'academie française + 1772.

[Gr]avé par Legros

CHARLES DUCLOS PINOT.

Charles Duclos Pinot est né à Dinan, le 12 février 1704. Son père était chapelier. Il le perdit en bas âge; et sa mère, restée veuve, lui fit commencer de bonne heure ses études à Rennes; plus tard, en 1713, elle se résigna à l'envoyer à Paris pour y cultiver les dispositions heureuses qu'il avait laissé apercevoir. Il n'était pas alors d'usage que la bourgeoisie de province fît élever ses enfants dans la capitale : « Je suis, écrivait Duclos, le premier bourgeois de Dinan élevé à Paris dès l'enfance; et une certaine noblesse du canton trouva presque insolent qu'un simple commerçant osât donner à son fils une éducation qui ne convenait qu'à des gentilshommes. »

En effet, les talents précoces du jeune Duclos le firent admettre dans une école gratuite établie par l'abbé Dangeau, en faveur de gentilshommes nés de parents pauvres et de quelques jeunes gens recommandables par les services de leur famille ou par les dispositions qu'ils annonçaient. Il termina ses études au collège d'Harcourt, et les brillants succès qu'il

y obtint furent comme l'avant-coureur de ceux qui l'attendaient dans la carrière des lettres.

Duclos était né avec des passions vives. Dès qu'au sortir du collège il fut livré à lui-même et aux séductions de la capitale, il se laissa facilement entraîner au libertinage, et sa mère, qui en fut avertie, se vit plus d'une fois obligée de le rappeler à Dinan. Elle céda néanmoins aux vives instances qu'il fit près d'elle pour lui permettre de retourner à Paris et de reprendre ses inscriptions de droit. Mais les lettres et les plaisirs l'occupaient beaucoup plus que l'étude de la jurisprudence. Il était porté vers cette carrière autant par ses goûts naturels que par ses liaisons avec de jeunes littérateurs connus par leur esprit et par leur gaîté, comte de Caylus, Crébillon fils, comte de Tessin, abbé de Voisenou, et autres. Il allait avec eux au café Procope, où se réunissait habituellement l'élite de la société des gens de lettres de cette époque; et il n'hésitait pas, malgré sa jeunesse, à prendre part aux discussions littéraires ou philosophiques qui s'élevaient entre eux. Duclos, dans ces conversations de beaux-esprits, se faisait remarquer par l'originalité de ses saillies et la vivacité de ses répliques : « Il brilla, dit Grimm, dans un temps où l'esprit était devenu une sorte d'escrime. »

Duclos avait une telle réputation de bel-esprit, qu'il lui dut, ainsi qu'à la faveur des grands, qui l'admettaient volontiers dans leur société, bien qu'il ne sut point courtiser leur grandeur, d'être nommé, très jeune encore, à l'académie des inscriptions et belles-lettres (1739). Il fit paraître en 1745 son premier ouvrage sérieux, *l'Histoire de Louis XI*, où il retrace dans un style qui parfois rappelle la concision de Tacite, les évènements de l'un des règnes les plus remarquables de la monarchie française. Ce livre, loué outre mesure par les uns, critiqué avec trop de sévérité par les autres, commença sa réputation littéraire. L'année suivante, 1746, il fut porté par l'influence de la cour à l'académie française, pendant qu'il

était absent de Paris. En 1750, la réputation qu'avait faite à son auteur *l'Histoire de Louis XI*, et le crédit de Mme de Pompadour, que Duclos avait connue très particulièrement, lui firent obtenir la place d'historiographe de France, à laquelle avait renoncé Voltaire. En qualité d'historiographe, Duclos composa des mémoires secrets sur la régence et sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV; mais, *en homme droit et adroit*, (1) il voulut qu'ils ne parussent qu'après sa mort. Ces mémoires, qui dévoilent bien des turpitudes, sont écrits avec la franchise et le courage d'un homme libre. Les principaux personnages de cette époque y sont dépeints avec énergie et vérité. En 1751 parut l'œuvre capitale de Duclos, ses *Considérations sur les Mœurs*. Ce livre, plein de maximes vraies, d'aperçus fins et ingénieux, fut écrit par lui à une époque où il avait vécu, où il avait observé et jugé à leur valeur les hommes et les choses de son époque.

Ce livre est précieux à plus d'un titre : il décèle dans son auteur une étude approfondie des mœurs de son siècle et une grande connaissance du monde; en même temps, il met à découvert toute la beauté de son âme, son zèle éclairé pour le vrai, pour le bien, pour la probité, l'honneur, la bienfaisance, en un mot, pour toutes les vertus civiles et morales. Il eut les suffrages de Louis XV, qui dit, après l'avoir lu : « C'est l'ouvrage d'un honnête homme; » et Voltaire, malgré ses préventions contre Duclos, en avait porté le même jugement.

Quelques années après, en 1755, Duclos fut élu, en remplacement de Mirabeau, qui venait de mourir, secrétaire perpétuel de l'académie française. Personne n'était plus digne de ces fonctions, qu'il remplit constamment en homme qui aimait la littérature et qui savait la faire respecter.

Des honneurs auxquels il dut être bien sensible lui furent aussi décernés par les Dinannais, fiers de la renommée litté-

(1) J.-J. Rousseau l'avait ainsi défini.

raire de leur compatriote. Dès 1744, ils l'avaient nommé maire de leur ville, quoiqu'il ne dût point y résider, et c'est pendant son administration que furent nivelées et plantées d'ormes nos belles promenades des boulevards. En 1748, il fut élu par ses concitoyens député aux états de Bretagne, et dans ses voyages à Rennes, il cultivait l'amitié du procureur-général Caradeuc de la Chalotais, qu'il avait connu pendant sa jeunesse. Il épousa la cause de son ami avec tant de chaleur que, quoiqu'il eût *son franc parler*, selon l'expression de Louis XV, il se vit obligé, pour échapper aux persécutions dont il était menacé, d'entreprendre, dans un âge assez avancé, le voyage de l'Italie (1766).

Comment n'eût-il pas été aimé de ses compatriotes, lui qui mettait tant d'empressement et d'obligeance à leur rendre service; lui qui si souvent ouvrit sa bourse pour soulager leurs misères? — Il envoyait chaque année une certaine somme pour être distribuée aux pauvres de Dinan, et dans les années où la misère publique s'est fait sentir, il a doublé cette somme; et ce qui relève infiniment le prix de toutes ses bonnes œuvres, c'est qu'il avait soin de les envelopper du manteau de la modestie : « Il n'y a que moi qui sache jusqu'à quel point j'ai le cœur bon, » disait-il quelquefois. Il aimait à faire le bien, et il le faisait sans faste ; c'est là la vraie bienfaisance.

Excellent citoyen et excellent fils, Duclos venait chaque année de Paris embrasser sa vieille mère, revoir les lieux témoins de son enfance. Lors de son dernier voyage, il avait annoncé l'intention de résider à Dinan pour le reste de ses jours. Loin du tumulte, au sein de la paix et de l'amitié, il aurait voulu s'y livrer à la rédaction de ses mémoires. Mais la mort ne lui en laissa pas le temps. Duclos mourut à Paris, après une courte maladie, le 26 mars 1772, à l'âge de 68 ans.

II.

SITES PITTORESQUES LES PLUS REMARQUABLES

DES ENVIRONS DE DINAN.

DINAN est peut-être la plus jolie ville de Bretagne, avec ses maisons en pyramides, ses remparts en terrasse, ses vallons délicieux arrosés par la Rance, son château de l'an 1300, sa belle place Du Guesclin, son église Saint-Sauveur, où repose le cœur du connétable, ses vieilles rues à piliers et à pignon, et sa promenade des eaux minérales. [1]

Dans l'intérieur de la ville, quelles délicieuses promenades!

La place Du Guesclin, ornée de jeunes et beaux tilleuls qui, à chaque printemps, se couvrent d'un épais feuillage et forment une auréole verdoyante autour de la statue.

Les Boulevards, avec leur ceinture de jeunes ormes tout autour des vieux remparts de la ville.

(1) Pitre-Chevalier, *Bretagne Ancienne et Moderne*, ch. VI.

La promenade derrière Saint-Sauveur, avec son bosquet de peupliers, de tilleuls et de maronniers, d'où la vue plonge sur le port, sur le viaduc, qui contourne dans ses replis les plus riants coteaux.

En dehors des murs de la ville, viennent s'offrir aux habitants et à l'étranger, comme but de charmantes excursions, des lieux dont l'aspect n'a rien de monotone, où l'œil se repose sans fatiguer jamais : le Mont-Parnasse, les coteaux de Lanvallay, le Chêne-Ferron, la Courbure, la Fontaine des Eaux, la Coninnais, la Garaye, etc.

Les campagnes de nos environs ravissent d'admiration ceux qui aiment les sites pittoresques et les scènes gracieuses de la nature. C'est là que, loin du monde et du tumulte des grandes cités, on peut vivre en paix avec soi-même, promener ses rêveries, ou s'entourer de souvenirs. Est-il rien de plus frais, de plus reposé, de plus doux que les paysages enchanteurs qui se déroulent sur les bords de la Rance? Beaux lieux! vous fîtes souvent nos délices, et nous aimerons toujours à le rappeler.

Pour celui qui aime les vastes horizons, les grandes lignes perspectives, notre terrain est assez mouvementé pour offrir çà et là aux regards des voyageurs des aspects de cette nature. Ainsi, sur les buttes de Bel-Air, en Léhon, la vue plane par-delà Dinan, sur un horizon magnifique, et l'on croit apercevoir, dans les temps clairs, jusqu'aux grèves du Mont Saint-Michel. Citons encore le tertre de Coetquen, en Saint-Hélen, d'où l'on aperçoit très distinctement le Mont-Dol, lorsque l'atmosphère est lumineuse et diaphane; la butte de Quérinan, en Plélan, d'où le point de vue est admirable; le tertre de Brandefer, en Plancoët, lieu si poétique que là, dit-on, M. de Chateaubriand a voulu placer le gracieux épisode de Velléda; la vue s'étend de là des montagnes du Mené jusque sur les flots de la Manche.

De la pointe du cap Fréhel, en Plévenon, aussi bien que du phare, on a la vue d'une immense nappe d'eau, et en se

plaçant à l'extrémité de la pointe, on peut découvrir à l'œil nu l'île anglaise de Jersey. Du haut de la tour du phare, on jouit d'un immense horizon, de Bréhat à la pointe de la Hogue; on aperçoit aussi les montagnes du Menez, et toute la baie de Saint-Brieuc et celle de Saint-Malo. Du moulin à vent du tertre Morgan, en Pléhérel, on a l'un des plus admirables points de vue de la Bretagne.

Quelles impressions profondes pour les âmes poétiques et rêveuses, lorsque du haut de ces rochers brisés et comme suspendus, on contemple le spectacle de tant d'objets qui s'illuminent au loin, sous un ciel radieux, ou lorsque, dans un jour de tempête, on voit les plaines bleuâtres de l'Océan se roulant en mille vagues houleuses, et qu'on entend la mer en fureur mugir au pied des falaises, qu'elle semble vouloir assaillir!

LE MONT PARNASSE.

Suivons l'étroit sentier pratiqué sur la crête d'une colline escarpée qu'on a désignée depuis longtemps sous le nom de Mont Parnasse et que domine aujourd'hui une élégante habitation, entourée de jardins et de vergers.

De ce point culminant, on découvre au nord la cité, ses principales tours, les jardins et bâtiments de trois monastères : quatre beaux clochers élancés s'élèvent sur ce fond que recouvrent en partie les ormes du coteau. Au levant, les regards plongent dans une vallée profonde et pittoresque où serpente une rivière au cours calme et paisible, et ils s'arrêtent sur une écluse située au pied d'un des coteaux qu'elle baigne et qui s'ouvre de temps à autre pour le passage des barques ; et sur son déversoir, laissant continuellement bondir une onde écumante qui se brise avec fracas sur des blocs de rochers.

Quelque part que vous portiez vos regards sur l'amphithéâtre qui se dresse devant vous, votre vue n'est-elle pas fascinée par

l'ensemble de ce magique tableau. Ici, des rochers nus et à pic et d'un aspect sauvage; plus loin, des pelouses escarpées servant de pâturages à de nombreux troupeaux. A votre droite, le bourg de Lanvallay; à gauche, Beauvais, ce joli castel construit dans le goût gothique. Au midi, un des points les plus élevés de la Bretagne, Bécherel, borne votre vue; au-dessous, sur un plan plus rapproché, le Chêne-Ferron, dont les coteaux sont coupés par des chemins sinueux, ombragés de charmilles. L'observateur dont aucun obstacle ne gênerait la vue verrait se dérouler à l'ouest les jolies campagnes de la Forestrie, de la Nourais et de l'Echapt.

La vue de ces paysages enchanteurs, qui rappellent quelques-uns de ceux de la Suisse et du Tyrol, jette l'homme sensible qui les contemple pour la première fois dans un ravissement inexprimable.

Le soir d'un beau jour, lorsque les dernières clartés du soleil couchant se projètent sur la cîme des collines, le regard se promène mélancoliquement sur un village d'où s'élèvent des ruines de châteaux et de monastères, monuments d'un autre âge.

La pensée, traversant les siècles passés, fait revivre dans nos souvenirs les mœurs de cette époque chevaleresque; elle nous représente, agenouillé sur les dalles du sanctuaire et courbant la tête devant l'austère religieux qui bénit ses armes et son étendard, le guerrier féodal tout couvert d'armures et partant pour la guerre.

L'antique château-fort, démantelé depuis le XVe siècle, reste exposé aux injures du temps : un morne silence règne sur ces lieux; il n'est interrompu que par le cri sinistre de l'orfraie s'échappant à la tombée de la nuit de ces tourelles croûlantes qui lui servent de refuge.

Sur le haut de la forteresse féodale, où de preux chevaliers, les Josselin de Guitté, les Raoul de Coetquen, et tant d'autres, brandirent leurs épées, passe maintenant le soc d'un laboureur

avide, tandis que, dans le monastère voisin, le lierre grimpe sur les arceaux brisés du sanctuaire, et que la fougère et la scolopendre poussent au milieu de la tombe béante des Beaumanoir.

Quels graves enseignements sortent de ces ruines pour les générations qui leur survivent, comme pour le voyageur, cet hôte d'un jour qui vient ici un instant contempler ces beaux sites !



FONTAINE DES EAUX MINÉRALES.

Par une fraîche matinée d'un beau jour d'été, alors que le soleil, complètement dégagé du brouillard de la nuit, jette des rayons obliques et illumine les objets d'une douce clarté, partez, et dirigez vos pas vers la Fontaine. Vous avez dépassé la voûte de cette porte couronnée de créneaux et de festons de lierre qui résonna jadis sous les pas de fer de nos guerriers. Bientôt, à la moitié du faubourg, vous détournant à droite, vous êtes entré dans de belles allées, bordées de tilleuls, que traversent des champs fleuris, couverts de récoltes vertes encore humides de rosée, ou d'épis jaunissants ondulant au souffle des vents, comme les flots d'une mer agitée.

Au bout de cette longue avenue, arrêtez-vous un instant et reposez vos regards sur ces beaux sites, sur ce paysage poétique, sur ces vallées, ces coteaux, et ce blanc castel qui est vis-à-vis de vous assis sur un roc, comme un nid d'aigle, et d'où l'observateur peut parcourir tous les points de l'immense horizon qu'il

domine. Descendez ensuite et enfoncez-vous à travers des labyrinthes de verdure et de bosquets odoriférants, ombragés de platanes, de mélèzes et de sycomores, par des sentiers à pente douce qui serpentent en plis sinueux sur le coteau. C'est par cette charmante issue que vous pénétrerez dans un riant et frais vallon.

Tout vous l'annonce : ce lieu est un temple du plaisir ; acheminez-vous vers cette salle de bal d'où partent de délicieux accords que déjà peut-être vous avez entendus là-haut sur la montagne avec une surprise mêlée de joie. Etranger aux bonnes manières, soyez le bien venu ; entrez, et si votre cœur palpite encore des émotions du jeune âge, mêlez-vous à ces danses joyeuses, ou si les années où vous aussi vous prîtes part à ces plaisirs sont déjà loin de vous, aimez, en les revoyant, à vous ressouvenir des illusions de votre jeunesse, hélas! sitôt évanouies! Des danses animées, quadrilles, valses, polkas..... s'y succèdent tour à tour, et au milieu de cette belle nature, de jeunes femmes, à la taille ondoyante et flexible, tressaillent sous la douce étreinte du plaisir, et décrivent des pas gracieux aux accents d'une musique suave et mélodieuse.

L'orchestre a un instant suspendu ses harmonies : sortez, et promenez-vous dans ces allées si fraîches, plantées de jeunes ormes, et d'où s'élançaient naguère des arbres séculaires (1) dont les branches, en s'inclinant, formaient au-dessus de nos têtes des voûtes majestueuses, ou regardez à vos pieds cette humble Fontaine qui sort à peine de terre ; ici, la chute d'eau qui fait tourner la roue d'un moulin ; là, dans l'angle méridional, la cascade d'un ruisseau qui se précipite du haut d'un rocher en ondes écumantes, et, s'enfuyant dans la prairie, fait mouvoir deux usines avant de se perdre dans la Rance, et, comme encadrement à cet Eldorado, deux collines opposées, s'élevant en pentes abruptes, mais dont l'art a dissimulé la raideur.

(1) Plantés en 1766, — abattus en 1849.

Quel charme répandu sur ces lieux que la nature autant que l'art s'est plu à embellir! où tout est vie, mouvement, animation..... Le tictac monotone d'un moulin, le cours d'un ruisseau murmurant dans son lit de cailloux, le chant des oiseaux qui voltigent de branche en branche ou gazouillent sous la feuillée; et, dans les allées de la Fontaine, des groupes de jeunes femmes recevant des hommages empressés, tandis qu'à quelques pas d'elles, des promeneurs au maintien grave et mesuré échangent des conversations variées, et que des jeunes filles, appuyées sur le bras de leurs mères, lèvent timidement les regards vers un élégant cavalier qui vient à elles et leur propose une invitation de danse qu'elles acceptent de la meilleure grâce.

Le but de ces réunions joyeuses dans la belle saison n'est pas seulement le plaisir. Nul doute que la beauté de ces lieux, les distractions qu'on y prend, l'exercice qu'on y fait, n'entretiennent dans une parfaite santé les personnes qui ont le bonheur d'en jouir, et ne disposent favorablement celles qui viennent demander à la vertu salutaire des eaux de cette Fontaine la guérison de leurs maladies.



Bichebois lith. d'après le dessin de M. Hawke

Imp. Lemercier Paris

LE CHÊNE VERT ET LE PORT St. JEAN

bastion qui se projète sur la Rance et qui reste encore debout comme un témoin muet de nos discordes civiles; le port Saint-Jean, et, sur la croupe d'un rocher abrupte, une maison moderne qui le domine, et toute cette flottille de barques légères qui, la voile déployée, glissent sur la plaine liquide, comme le cygne sur l'eau du lac, et se balancent à la moindre ride des eaux. — Mais, hélas! tout fuit, tout disparaît dans cette rapide traversée, image de la vie, où les jours succèdent aux jours, et ne reviennent plus.

De plaine en plaine, de bassin en bassin, la Rance a vu son lit s'élargir en bras de mer, et à mesure que les rivages s'éloignent de nous, elle nous laisse voir des tableaux plus vastes, d'une perspective plus étendue.

A peine avons-nous quitté la plaine de Saint-Suliac, que nous pouvons découvrir, sur notre gauche, l'élégant château de Mont-Marin et la riante maison de Cancavale; et un peu plus loin, à droite, les côtes si pittoresques de la Briantais et des Corbières.

Bientôt s'avance vers nous la pointe de la Cité, sentinelle vigilante, armée pour protéger, à l'embouchure de la Rance, la ville qui est derrière elle, contre la surprise de l'ennemi; puis, la tour de Solidor, levant fièrement sa tête féodale sur un groupe de rochers bizarrement découpés, et, à l'opposite de Saint-Servan, qui se déroule en ovale, la ville de Saint-Malo, qui se dresse au-dessus des flots, dont elle nargue les colères avec son brise-lames et ses fortes murailles.

Salut! cité d'Aaron, qui eus pour berceau le cloître d'un saint évêque, qui t'énorgueillis d'avoir vu naître le plus grand homme de mer de son temps, Dugué-Trouïn, et, de nos jours, le plus grand écrivain de son siècle, Châteaubriand.

Le cœur rempli d'allégresse et des douces émotions de la traversée, nous abordons au pied de tes remparts.

III.

NOTICE ARCHÉOLOGIQUE

SUR

LES MONUMENTS LES PLUS REMARQUABLES

DE L'ARRONDISSEMENT DE DINAN.

Le voyageur qui parcourt nos contrées n'est pas seulement frappé de la beauté de leurs sites, mais du grand nombre de souvenirs historiques empreints sur les monuments de divers âges qui subsistent encore debout, — monuments celtiques ou druidiques, — débris de constructions romaines, — édifices des temps féodaux ou d'un style d'architecture plus ou moins moderne.

Monuments Druidiques.

On a découvert, sur divers points de l'arrondissement, des antiquités gauloises fort curieuses ; — la plus remarquable de

toutes est ce *menhir* ou pierre levée, que l'on voit se dresser à plus de 20 mètres de hauteur, dans la commune de Saint-Samson. — On a trouvé en Pléboulle des couteaux ou haches de sacrifice en silex ou quartz, renflées par le milieu, coupantes ou tranchantes par leurs extrémités; et dans la commune de Trédias, deux sarcophages en pierre, dont l'un renfermait des haches de pierre et un couteau, et l'autre, un collier de pierres percées et deux vases de terre grossière. — Des fouilles faites en Hénanbihen, près d'un *tumulus*, ont amené la découverte de pièces de monnaie gauloise, pareilles à celles des anciens *Rhedones*.

Monuments Romains.

On a démontré, dans un savant mémoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, publié en 1709, que le village de Corseul, près Dinan, renfermait les ruines d'une cité romaine, et que là devait être placée la capitale des Curiosolites, dont parle Jules César dans ses *Commentaires*. A quelques pas du bourg se voit un temple de Mars octogone, dont quatre pans sont assez bien conservés.

Une grande quantité de médailles romaines, pour la plupart du temps de l'empire, ont été trouvées dans les fouilles faites à Corseul, au village de Chemin-Chaussé, en Pléboulle, etc. Plusieurs de ces médailles figurent au musée de Dinan, ainsi qu'une pierre tombale d'une dame romaine, de petites statues de divinités romaines en argile ou en métal.

On rencontre çà et là, notamment aux environs de Corseul, des traces assez évidentes de voies romaines; mais on n'a sur la direction de ces routes que des données problématiques. — Les quatre piliers de granit qui se voient en Saint-Méloir-des-Bois étaient vraisemblablement des bornes milliaires.

A Trigavou, à Saint-Juvat, et sur divers autres points, on a trouvé un grand nombre de coins en bronze (*matars*) ou embouts servant aux sièges et à la castramatation romaine.

Monuments du Moyen-Age et des temps Modernes.

IX[e] ET X[e] SIÈCLES.

L'*abbaye de Léhon*, fondée en 850.
Le *château de Léhon*, bâti au X[e] siècle.
Le *fort Lalatte*, bâti en 937, par N. de Goyon.

XI[e] SIÈCLE.

L'*ancienne église paroissiale de Saint-Malo*, au faubourg de ce nom, au lieu dit le Prieuré. — L'arc d'entrée d'une des chapelles est le seul souvenir qui nous reste de cette vaste basilique de style roman, édifiée vers la fin du XI[e] siècle, par Olivier, vicomte de Dinan, qui fonda au même lieu et vers la même époque, 1066, le prieuré de Saint-Malo. (1) L'archéologue jettera un regard curieux sur les restes de ce beau temple, sur cet arc à plein cintre surbaissé que supportent de grossières et raides colonnes. — C'est la ruine la plus ancienne et la plus précieuse de Dinan.

XII[e] SIÈCLE.

L'*abbaye de Saint-Aubin*, fondée en 1137, par Geoffroi Botherel, comte de Penthièvre.

L'*abbaye de Bosquen*, fondée en 1137, par Olivier II, seigneur de Dinan.

L'*abbaye de Beaulieu*, en Languedias, fondée en 1167, par Rolland II, de Dinan, grand justicier de Bretagne. (1) Il fut inhumé dans l'église abbatiale; la statue tumulaire qui le représente en costume guerrier se voit au musée de Dinan.

Le *château de Coetquen*, en Saint-Solain. Il ne reste rien de cette antique et superbe demeure des Raoul, des Jehan et des

(1) Dans cette église il y avait plusieurs enfeux; on distinguait entr'autres ceux de Tristan du Bois-Riffier, de Gefflette d'Orange, dame de la Bellière, et de Jehanne de Bitesme, dame de Beaufort.

marquis de Coetquen, que quelques tours en ruine. L'étang lui-même, sur le bord duquel il était construit, a disparu ; mais le vent souffle et frémit encore dans les arbres de la forêt, et agite les cimes de ses bouleaux au feuillage argenté.

Le *château de Montafilant*, près de Corseul, bâti au XII[e] siècle. Il fut longtemps la résidence des Rolland de Dinan, branche cadette de la maison de Dinan. Il occupait, sur le sommet d'une colline escarpée, une position formidable et en même temps pittoresque. Au lieu où s'élevait cette forteresse, qui avait la forme d'un parallélogramme régulier avec tours dans les coins, on n'aperçoit plus aujourd'hui que quelques pans de mur, et les restes de deux vieilles tours.

Le *château de Beaumont*, en Guitté, était possédé, en 1158, par Hervé de Guitté, baron.

XIII[e] SIÈCLE.

La *chapelle de Notre-Dame-du-Temple*, au village du Temple, en Pléboulle, est une très antique chapelle où la tradition rapporte qu'officiaient autrefois les moines rouges ou Templiers. Elle est probablement de la même époque que le monastère de Sainte-Croix-de-Montbran (1201).

Le *château de la Hunaudaye*, en Plédéliac.

Le *château de la Bellière*, en Pleudihen.

Couvent des Dominicains ou Jacobins. — Les titres du couvent des Dominicains de Dinan portaient que Allain de Lanvallay, seigneur des châteaux, terres de Lanvallay, Tressaint, etc., près Dinan, commandant un parti de soldats croisés dans le Languedoc, fut si édifié des vertus et prédications de Dominique de Cuzman, chanoine de l'église d'Osma, qui fondait alors un ordre de religieux prédicateurs, qu'il lui proposa un terrain sur un de ses héritages dans la ville de Dinan, en Bretagne, pour y fonder un couvent de son ordre. Ce couvent fut fondé en 1218, des propres deniers de Allain de Lanvallay. Il y prit l'habit de l'ordre, du temps du saint fondateur, par con-

séquent avant 1221, époque de la mort de celui-ci. Ayant reçu, comme par inspiration, le don de prédication, il alla prêcher dans différentes villes de France, et mourut saintement dans le couvent de son ordre à Orléans. Son corps y fut inhumé devant l'autel du Rosaire.

Le couvent des Dominicains renfermait les dépouilles mortelles d'illustres personnages, et entr'autres des seigneurs de Lanvallay, de Coetquen, de Beaumanoir, qui furent ses bienfaiteurs. (1)

La *maison des Cordeliers*, qui fut bâtie en 1251, par Henri II, baron d'Avaugour, fils d'Alix d'Espagne et d'Allain II, comte de Penthièvre, de Goëllo, etc., sur l'emplacement même de son hôtel, au retour d'un voyage qu'il fit en Palestine, à la suite du roi saint Louis.

Le pieux baron prit lui-même l'habit de l'ordre des Cordeliers ou Franciscains, et vécut en grande austérité. Il fut inhumé en 1258, sous une voûte du chœur, du côté de l'Evangile. L'effigie sculptée sur son tombeau le représentait en habit religieux, dans le costume de l'ordre qu'il avait embrassé en revenant des croisades.

Bernard Brignon fit la fondation d'une chapellenie au couvent des Cordeliers de Dinan, 17 mars 1400. Plus tard, le seigneur de Beaumanoir ajouta la grande chapelle dite de

(1) Ont été inhumés dans l'église du couvent des Jacobins : Simon de Cliçon, de l'ordre de Saint-Dominique, élu évêque de Saint-Malo en 1259, † 1285. — Raoul de Dinan, vicomte de la Bellière, † 1329. — Guillaume, son fils, † 1322. — Le cœur de Bertrand Du Guesclin, mort en 1300, fut placé dans le sanctuaire du Rosaire, du côté gauche du chœur, *dans la chapelle de ses prédécesseurs.* — Les seigneurs de Beaumanoir, qui avaient leur enfeu du côté droit du sanctuaire. — Les anciens seigneurs du Chastel, dont quelques-uns furent gouverneurs de Dinan. — Rolland Dubreil de Rays, sénéchal de Dinan, et ensuite président aux parlements de Bordeaux et de Rennes, † 1562. — Allain de Montauban, à l'enfeu mausolée des seigneurs de Rohan-Montauban, † 1557. — Julien Dubreil de Pontbriant, capitaine de Redon, gouverneur de Dinan, † 1587. — Les seigneurs de Coetquen, qui avaient un caveau fort spacieux dans le sanctuaire du grand autel, et entr'autres le marquis de Coetquen, seigneur de Combourg, gouverneur de Saint-Malo, † 1602. — Son fils, gendre du prince de Rohan-Guemené, † 1602. — Le marquis de Coetquen, père de M[me] de Duras, est le dernier seigneur de cette famille qui y ait été enterré.

la Vierge; mais comme il manquait une entrée convenable et commode pour se rendre de tous les quartiers de la ville à cette église, MM. Brignon firent donation au couvent des maisons qui ont servi à faire l'entrée actuelle. En reconnaissance de cette donation, les religieux s'obligèrent à aller chercher les membres de cette famille à trois lieues à la ronde de la ville, et à porter leurs armes sur le portail de ladite église (1592).

L'ancienne église du couvent des Cordeliers renfermait les tombeaux d'illustres personnages. (1)

XIVe SIÈCLE.

Le *château de Broons*, où est né Bertrand Du Guesclin. Il ne reste rien de la forteresse qu'il fit construire en 1345 à la place de l'ancien château de la Motte-Broons, et qui était flanquée de quatre tours, avec douves et pont-levis. Une colonne en granit, élevée au lieu même où il est né, rappelle au voyageur le souvenir du héros breton; sur une plaque de marbre blanc incrustée dans le dos du piédestal, on lit cette inscription :

ICI EST NÉ DU GUESCLIN.

(1) Henri II d'Avaugour, le fondateur, mort le 5 octobre 1281, inhumé sous une voûte du chœur, du côté de l'Evangile. — Henri III, fils d'Allain d'Avaugour et de Clémence de Dinan, enterré au milieu du chœur, † 1301. — Jeanne d'Avaugour, fille d'Allain, † 1299. — Geoffroi de Dinan, seigneur de Montafilant, enterré près de sa femme, Jeanne d'Avaugour, † 1312. — Rolland de Dinan, seigneur de Montafilant; Henri IV d'Avaugour, baron du Maine, époux de Jeanne d'Harcourt, dame de Chatellerault et de Lillebonne, † 1350. — Charles de Dinan, seigneur de Montafilant, enterré dans une belle chapelle qu'il avait fait bâtir à côté du chœur, † 1418. — Guillaume de Rosniviven, seigneur de Corseul et du parc d'Avaugour, conseiller et grand échanson du roi Charles VII, en 1475, époux de Perrine de Meulant, † 1475. — Jacques de Laval, baron de Vitré, fils de Guy XIV et de Françoise de Dinan, † 1502. — Pierre de Laval, seigneur de Montafilant, fils de Françoise et de François de Rieux, † 1521. — Baron de la Hunaudaye, gouverneur de la ville et des châteaux de Dinan, † 1641. — Jean Serizay des Isleaux, connétable de Dinan, † 1647. — De Serizay de la Gatinais, conseiller du roi et son aloué au siège royal de Dinan, † 1650. — Guillaume de Serizay du Colombier, † 1650. — Mathurin Sébastien de Molac, gouverneur de la ville et des châteaux de Dinan, † 1652. — Marie de la Ville-Chevalier, dame de la Préjentais, † 1653. — Jacques La Vallée de la Coninnais, seigneur de la Forestrie, † 1633. — Chateaubriand de Beaufort, etc., etc.

Le *château du Guildo*, en Créhen, qui appartenait en 1400 à Bertrand de Dinan, chevalier.

Le *manoir féodal du Quengo*, en Brusvily, qui appartenait en 1409 à Rolland du Rocher, seigneur du Quengo et autres lieux, et possédé de nos jours encore par un de ses descendants, Louis du Rocher du Quengo.

Le *château du Bois-de-la-Motte* remonte, du moins en partie, au XIVe siècle. Deux tours qui n'existent plus et qui se trouvaient à l'entrée de la cour, en face du chemin de Dinan, dataient de la même époque. Vers 1750, un incendie dévora le milieu du château, et les portions détruites furent remplacées par le pavillon ou corps de logis sous la voûte duquel on passe actuellement pour entrer. — Il a été possédé par la famille d'Avaugour jusqu'à l'année 1648, époque où il passa à celle de Cahideuc, par Guyonne de Montbourcher, épouse de Sébastien-René de Cahideuc.

Le *château et la chapelle du Besso*, près d'Evran, ayant appartenu à Tiennette, vicomtesse du Besso, qui épousa Robert de Beaumanoir, second fils de Jean III de Beaumanoir et de Marie de Dinan, frère du héros des Trente.

L'*hôpital Brécel*, ou aumônerie de Saint-Jacques et Saint-Yves, à l'angle des rues de la Lainerie et de la Poissonnerie, fondé en 1366 par Olivier Brécel et Tiennette, sa femme, qui léguèrent un revenu annuel de 25 livres à un religieux de l'ordre des Trinitaires ou Mathurins, « pour loger, reposer et » repaître tous pélerins et voyageurs qui s'y présenteraient. »

La *croix du Saint-Esprit*, en Léhon, d'un seul bloc de granit, couronnée à son sommet par des sculptures à jour d'un travail très délicat.

Le *château de Dinan*, construit par ordre du duc Jean IV, vers la fin du XIVe siècle.

XVe SIÈCLE.

La *tour de l'Horloge*.

L'*église de Saint-Malo*, érigée en 1489.

Le *château de Couellan*, 1440.

XVIe SIÈCLE.

L'*église de Saint-Sauveur*. — 1514, bas-côtés du chœur; — 1557, piliers qui supportent le clocher; — 1617, le clocher de l'église.

Le *château de la Moussaie*, rebâti en 1500.

Le *château de la Garaye*, dont il ne reste plus que quelques débris.

La *verrière du maître-autel de l'église de Saint-Hélen*, où l'on voit les portraits en pied 1° de Jean VI de Coetquen, grand maître-d'hôtel du duc de Bretagne, et de Jacquemine Tournemine, son épouse, 1484; 2° de N. sire de Coetquen et de sa femme; cette dernière porte sur sa robe le blason des Giffard, et, sur le prie-Dieu où elle est agenouillée, s'étend une draperie ornée des armes de la Marzelière et des alliances de cette famille.

XVIIe SIÈCLE.

Le *château de Caradeuc*, en Plouasne, dont Jacques de Caradeuc, conseiller au parlement de Bretagne, commença la construction en 1680. — Lorsque Louis-René de Caradeuc de la Chalotais, procureur-général, revint de l'exil, Louis XVI érigea la terre de Caradeuc en marquisat pour lui et ses descendants.

Le *château de Beaumanoir*, bâti en 1630. — On pense qu'il a remplacé l'ancien château dont on voyait encore les ruines, il y a peu de temps, à environ 300 mètres de celui-ci.

Saint-Charles, qui fut la première habitation des Ursulines établies à Dinan en 1615.

La *Victoire*, fondée pour un couvent de Bénédictines en 1604.

Sainte-Catherine, fondée pour le couvent des Dominicaines ou Catherinettes, en 1609, par Hélène de Beaumanoir, leur protectrice.

L'*Hôtel-de-Ville de Dinan*, jadis fondé pour un hospice, 1618,

près de la vieille porte de Brest. Les bâtiments de l'Hôtel-Dieu ont été appropriés au service de la mairie en 1816. — On y remarque une jolie salle de bal, une bibliothèque et des musées très curieux d'archéologie, d'histoire naturelle, etc.

XVIIIe SIÈCLE.

Le *château du Lattay*, bâti vers le milieu du XVIIIe siècle par Pierre-Placide de Saint-Pern, qui figura honorablement à la bataille de Cast. On ne sait à quelle époque l'ancien château a été détruit. — On a des preuves qu'en 1447 le noble manoir était habité par Tanguy Duchâtel et son épouse.

Le *Chalonge*, en Trébédan.

XIXe SIÈCLE.

Le *Palais de Justice*, construit en 1825 sur les ruines de l'ancien monastère de Sainte-Claire, qu'avaient fondé en 1480 des religieux Cordeliers. L'architecture de cet édifice manque de cet aspect sévère et grandiose qui doit caractériser un temple de la justice. On voit à l'entrée du péristyle deux belles colonnes en granit, d'un seul bloc, de 4 mètres de hauteur sur 1 mètre 73 centimètres de circonférence.

La *maison des Dames de la Sagesse*, bâtie en 1835, derrière l'église de Saint-Malo.

L'*hospice des Frères Saint-Jean*, ou asile des aliénés, 1838.

L'*asile monumental pour l'Enfance*, dont les fondations ont été jetées en 1849.

L'*asile de la Vieillesse*, aux Capucins.

Le *château de l'Argentaye*, près de Plancoët, bâti en 1840, par M. Rioust de l'Argentaye.

Le *Phare du cap Fréhel*, réédifié en 1846.

Le *Pont-Viaduc sur la Rance*, dont la première pierre a été posée le 1er septembre 1846.

ANTIQUITÉS ROMAINES AU VILLAGE DE CORSEUL.

Le village de Corseul, à 6 kilomètres nord-ouest de Dinan, occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne capitale des Curiosolites, dont parle Jules César dans ses *Commentaires*.

Si cette opinion n'a pas tous les caractères de la certitude historique, elle est du moins rendue très probable par la situation du lieu, par l'analogie de son nom avec celui des *Curiosolites*, et surtout par le nombre et l'importance des débris antiques qu'ont mis à découvert les fouilles pratiquées depuis 1709 jusqu'à nos jours.

Il est certain qu'une cité ou une station romaine a existé dans cet endroit, comme l'atteste une grande quantité de débris de constructions romaines, (1) d'ustensiles de ménage, larges tuiles à crochet, — tronçons de colonnes, — statuettes d'idoles, — médailles romaines, — pierres tombales, — urnes et vases antiques, etc.

Près du bourg de Corseul, on voit encore les ruines d'une tour ou d'un temple romain, qui était vraisemblablement un *temple de Mars*, ou ce que les romains appelaient *fanum martis*. Il ne reste plus de ce temple octogone que quelques pans de muraille, de 10 mètres d'élévation, en pierres à petit appa-

(1) Une énorme quantité de briques romaines ont été broyées pour faire du ciment, qui a servi à réparer les fortifications de Saint-Malo, en 1709.



Lith par Richebois . Dessiné d'après nat. en 1843 par Mr. Hawke.

Imp. Lemercier, à Paris.

reil très régulier, couvertes en partie par un lierre énorme, de distance en distance; et, sur des lignes parallèles, sont pratiqués dans la maçonnerie des trous dont l'usage est difficile à déterminer.

L'inscription suivante, trouvée dans ses ruines, et qui figure maintenant au musée, est un monument touchant de la piété filiale de C. N. Januarius à la mémoire de sa mère, qui avait abandonné le doux climat d'Italie pour suivre son fils sous le ciel brumeux de l'Armorique.

D · M · S

SILICIA . NA
M GID DE DO
MO . AFRKA
EXIMIA PIETATE
FILIVM SECVTA
HIC . SITA EST
VIXIT . AN . LXV
C . FI . IANVARI
VS FII . POSVIT.

Médailles Romaines trouvées à Corseul.

Jules-César, grand bronze. — Auguste, second bronze. — Agrippa, sec. br. — Tibère, second et troisième bronze. — Germanicus, sec. br. — Caligula, premier bronze. — Drusille, sa sœur, pr. br. — Claude, sec. br. — Néron, sec. br. — Vespasien, sec. br. — Vespasien, AR. — Domitien, sec. br. — Nerva, AR. — Trajan, pr. et sec. br. — Hadrien, sec. br. — Hadrien, AR. — Antonin, sec. et tr. br. — Faustine, sa femme, sec. br. — Marc-Aurèle, sec. et tr. br. — Faustine, sa femme, pr., sec. et tr. br. — Lucius-Vérus, sec. br. — Commode, sec. br. — Caracalla, sec. br. — Héliogabale, AR. — Maximin, sec. br. — Gordien III, AR. — Gallien, AR. — Gallien, pet.

br. — Salonina, pet. br. — Postume, B AR. — Victorin, pet. br. — Tetricus, pet. br. — Marius, pet. br. — Volusien, B AR. — Aurélien, tr. br. — Claude II, tr. br. — Probus, tr. br. — Dioclétien, tr. br. — Maximien-Hercule, sec. et tr. br. — Constance-Chlore, sec. br. — Galère-Maximien, sec. br. — Crispus, petit bronze. — Constantin, sec., tr. et pet. br. — Théodora, pet. br. — Constantin II, tr. br. — Magnus-Maximus, sec. br. — Constant I, pet. br. — Constance II, pet. br. — Valens, tr. br. — Valentinien I, pet. br. — Valentinien II, pet. br.

On trouve aussi des médailles dites celtiques, ainsi que des petits bronzes du règne de Constantin, représentant une femme casquée avec ces mots : URBS ROMA, et au revers, la louve et les jumeaux; d'autres, avec une tête de femme également casquée, avec *Constantinopolis*, et, au revers, une Victoire tenant d'une main une lance et de l'autre un bouclier.



lith. d'après le dessin de M. Hawke.

Imp. Lemercier, Paris

ABBAYE ET CHATEAU DE LÉHON.

Presque au pied du château de Léhon se voient les restes d'une antique abbaye, fondée, il y a mille ans, par Nominoé, roi de Bretagne, sous le nom de prieuré royal de Saint-Magloire, évêque de Coutances, dont les vénérables reliques avaient été apportées de Jersey, qui faisait alors partie de son diocèse, à Léhon. Elles y restèrent enfermées dans une riche châsse de vermeil jusqu'au moment où Salvator, évêque d'Aleth, les emporta dans la capitale pour les soustraire aux déprédations des Normands (962).

L'archéologue qui visite les précieux débris de cette célèbre abbaye y reconnaît, dans les formes architecturales du cloître et de l'église abbatiale, des constructions faites à différentes époques.

La porte qui conduit au cloître date du XVe siècle; elle est surmontée d'une niche. Le cloître, de forme carrée, avec cinq arcades sur chaque face, ne remonte qu'au XVIIe siècle. Les voûtes ont été démolies, et les arceaux subsistent seuls, enveloppés de vignes et de lierre.

La façade de l'église appartient à l'architecture romane, ainsi que la moitié des murailles de la nef. Six colonnes accompagnent la porte. Les arcs sont à plein cintre et bordés d'un cordon de dents de scie. Quatre têtes grossières forment

au-dessus de cette entrée une sorte de corniche. La grande fenêtre geminée de cette façade paraît moins ancienne que les parties basses; elle incline déjà vers l'ogive. Les deux premières travées de la nef présentent pour décoration extérieure des fenêtres doubles, de grandes arcades feintes et une lime de corbeau, sculptées au-dessous de la toiture. Le reste de l'édifice se rapporte au style du XIVe siècle. Le chœur se termine en carré; une immense fenêtre découpée éclairait autrefois l'autel. L'intérieur de cette église consiste en une simple nef; il offre partout l'image de la dévastation : les fenêtres sont brisées, les voûtes reconstruites au XIVe siècle presque entièrement détruites; le pavé a disparu sous un amas de décombres recouvert de broussailles.

Près de l'endroit où s'élevait autrefois l'autel, une petite porte conduit à la chapelle construite au XVe siècle pour servir de mausolée à l'illustre famille des Beaumanoir. Le héros des Trente, Jean, sire de Beaumanoir, IVe du nom, maréchal de Bretagne, fils aîné de Jean III, chevalier, et de Marie de Dinan, y fut enterré, ainsi qu'il résulte d'une note manuscrite que nous avons lue à la bibliothèque nationale et que nous transcrivons :

« Par son testament (1363), Jean de Beaumanoir sain veut être enterré *en la chapelle de ses prédécesseurs,* à Léhon; il fonde une chapelle en l'église de Saint-Jean-de-Moncontour de 30 livres de rente. Il nomme ses exécuteurs testamentaires son cousin le sire de la Hunaudaye, Marguerite de Rohan, femme du dit Jean, Jean son fils, et Pe. Tournemine, etc. » — Il mourut vers la fin de l'année 1365.

Cinq pierres tombales, retirées de la chapelle de Léhon, figurent maintenant au musée de Dinan; mais quel est celui des Beaumanoir qui est représenté couché, entièrement couvert d'une armure en chaînons de fer, portant à droite une dague et à gauche une épée, qui presse d'une de ses puissantes mains le pommeau de la dague, tandis que l'autre

reposé sur sa poitrine? Deux anges tiennent le coussin que supporte la tête; ses pieds sont placés sur un lion; sur son bouclier est sculpté l'écu ou le blason de la famille des Beaumanoir.

Le *château de Léhon*, bâti à cinquante pas de la Rance, pour en commander le cours, occupait sur le sommet d'un monticule très escarpé, que cernaient d'épaisses murailles, flanquées de huit tours, une position presque imprenable. « Il était difficile à aborder, du temps qu'on ne combattait qu'à coups de trait, et il n'était pas aisé de l'escalader, quand il tenait des gens dedans. »

Il fut assiégé en 1004 par Allain, comte de Cornouailles. — En 1168, Henri II, roi d'Angleterre, n'ayant pas eu le temps d'assiéger ce château (très fort par art et par nature), où s'était retiré Rolland de Dinan, chassé de sa forteresse de Bécherel, le fit démolir, en vertu d'un traité passé entre lui et Louis-le-Jeune.

Il paraît qu'il fut rebâti par la suite, puisque nous voyons en 1402 Raoul de Coetquen, gouverneur de Dinan, s'obliger à garder le château de Léhon pour le duc Jean V. Josselin de Guitté, Raoul de Coetquen, et Raoul, son fils, furent proposés à la garde du château et forteresse de Léhon, qui n'était pas encore ruiné, durant la minorité de Jean V, de 1392 à 1402.

Ce fut dans l'intervalle de 1402 à 1560, à la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe, que le château de Léhon fut de nouveau ruiné. Ces ruines étaient apparentes en 1618, époque à laquelle écrivait d'Argentré.

FORT LALATTE.

Non loin de la pointe du cap Fréhel, on rencontre le château de Lalatte, auquel on arrive par deux ponts jetés sur des précipices de cent mètres de profondeur : le pont de l'*Avancé*, à côté duquel est un gouffre, et le pont principal ou *Grand-Pont*, au-dessus de la porte duquel existe l'*Assommoir*, ouverture par où l'on faisait pleuvoir sur les assaillants qui avaient réussi à le franchir des pierres, des poutres, de la poix et du plomb fondu. Le fort Lalatte est bâti dans le roc ; ce fut Goyon, banneret de Bretagne, qui, suivant la tradition, le fit construire en 937, pour mettre le pays à l'abri des incursions des Normands, et de son nom s'appela *La Roche-Goyon*.

Il est dit de lui dans le roman des bannerets de Bretagne : (1)

Un chevalier illec était
Qui le nom de Goyon portait
Bel et gent en toutes manières
Et qui estait cheif de bannière
Cil Goyon qui deça de là
Occisait tout, sans dire holà
Cette gent normande et danoise
Qui tant leur avait fait de noise.

(1) Histoire des chevaliers bannerets de Bretagne, écrite en latin par un moine de Saint-Aubin, Guillaume, dit l'Amant, qui vivait au XIIIe siècle, traduite et abrégée par lui en 1280, puis, mise de prose en vers en 1377 par un moine de la même abbaye, *à requête d'autre dame gente*.



[illegible] lith. d'après le dessin de M. Hawke.

Imp. Lemercier, Paris.

LE FORT LALATTE.

Dans les actes latins du moyen-âge, le château est appelé *Castrum de Rocâ-Goyon*. — Dans l'intérieur du château, il y avait une chapelle (la chapelle Saint-Michel) appelée dans les actes du moyen-âge : *Capella castri de Rocâ-Goyon.*

Bertrand Goyon, sieur de Beaucorps, était gouverneur du château en 1436. — Il fut assiégé inutilement par les Anglais en 1490. — Pendant la ligue, il eut pour gouverneur René Leau de la Roche, qui y commandait pour le maréchal de Matignon, qui servait alors le roi en Guyenne. La forteresse tenait pour le roi, et Saint-Laurent essaya, mais vainement, de la surprendre. — Il paraît toutefois qu'il endommagea certaines parties de la forteresse, car il fut réparé en 1689 par ordre de Louis XIV, qui avait contraint le propriétaire à le lui vendre. Il en changea aussi le nom et le fit appeler château ou fort de Lalatte, emprunté au fief ou au village qui avoisinait la forteresse. Louis XIV en confia le gouvernement perpétuel à la maison de Goyon.

La maison de Goyon ou Gouyon est une des plus illustres de la Bretagne par son ancienneté, par ses alliances, et par cette réputation de bravoure chevaleresque qui, se transmettant de génération en génération, a illustré dans la marine ou dans l'armée un grand nombre de ses membres.

Louis Goyon, second fils de Bertrand Ier, sire de Matignon, se distingua à la bataille des Trente (1351).

Etienne de Goyon, IIIe du nom, capitaine de Chastel-Jugon, rendit de très grands services au duc de Bretagne, Charles de Blois, et la duchesse Jeanne désigna son *cher et ami cousin et féal Bacheler* au nombre des ambassadeurs chargés d'aller en Angleterre négocier la délivrance de son mari (1353).

Bertrand Goyon II portait la bannière de Bertrand Du Guesclin, son parent, à la bataille de Cocherel, le 24 mai 1364, et fut l'un des principaux capitaines qui le suivirent en Espagne, etc.

Etienne de Goyon, second fils d'Allain III, sire de Matignon,

et de Jacqueline de Rieux, qui fut au nombre des quatre maréchaux créés pour défendre le droit ducal, à l'époque où Charles V voulut unir la Bretagne à la France (1379). — Il fit partie de la célèbre ambassade que le duc Jean IV envoya régler les articles du traité d'alliance entre l'Angleterre et la Bretagne (1380), — et il fut fait amiral de Bretagne par le duc, reconnaissant de son dévouement et de ses services, par lettres données à Nantes le 2 janvier 1385.

Jean Goyon, petit-fils de Bertrand II, grand écuyer de France et chambellan du duc de Bretagne, Jean V. — Il fut un des premiers qui armèrent en 1420 pour la délivrance du duc, traîtreusement fait prisonnier à Chantonaux par les Penthièvre. — Le duc lui accorda en 1433 la permission de contraindre ses hommes et vassaux à faire guet et garde dans son château, et en 1449, celle de contraindre les nobles des environs de la forteresse à s'y rendre pour la garder contre les ennemis.

Les descendants directs de Jean Goyon, ses fils, petits-fils et arrière-petits-fils, devinrent successivement conseillers et chambellans des rois de France, et ils occupèrent les plus hauts grades dans l'armée et dans le gouvernement de la Normandie. — Jacques de Matignon, maréchal de France en 1571, mourut couvert de gloire en 1597. — Charles-Auguste Goyon de Matignon, comte de Gacé, fut élevé en 1708 à la dignité de maréchal de France.

LA HUNAUDAYE.

Le château de la Hunaudaye était sans contredit l'un des plus forts de la Bretagne : il avait été bâti en 1218 par Olivier de Tournemine, qui avait épousé, en 1214, Edie, fille de Rivoalon, comte de Lamballe et de Penthièvre.

Il a la forme d'un pentagone irrégulier : les courtines, d'inégale longueur, étaient flanquées de larges tours dont la plus forte avait environ 16 mètres de diamètre, et 22 mètres de hauteur. Au centre de chaque courtine, on aperçoit des écussons à peu près effacés par le temps, sur lesquels on distingue encore un casque à petite visière au-dessus des armes de la Hunaudaye, à fond d'azur et d'or.

Autour du château est un fossé d'environ 7 mètres de largeur, autrefois rempli d'eau.

Ce château était d'une force redoutable avant l'usage du canon ; il l'était même encore du temps de la ligue, et il tint longtemps pour Henri IV, défendu par une compagnie de deux cents hommes de pied, qui faisait tête à la garnison du château de Lamballe, sous les ordres du duc de Mercœur.

Le district de Lamballe le fit brûler en 1793, après le passage de la Loire, craignant qu'il ne servît de retraite aux Ven-

déens. Il n'offre plus aujourd'hui que des ruines, et le lierre à la tige grimpante s'entrelace dans ses créneaux.

Situéê au milieu d'une vaste et sombre forêt, cette forteresse était jadis un objet de terreur pour toute la contrée. En 1384, un évêque de Saint-Brieuc se plaignit au parlement que, sans égard pour la sauvegarde du duc, les forestiers du sire de la Hunaudaye lui avaient enlevé ses chevaux, ses bagages et ses malles, que ce seigneur avait retenus. Un an plus tard, en 1385, ils poussèrent la hardiesse jusqu'à arrêter Anne de Bretagne, reine de France, qui se rendait en pélérinage au Folgoet (Finistère). Conduite en présence du sire de la Hunaudaye, le baron soutint à la reine qu'il n'avait fait qu'user de son droit de mettre à rançon toute personne qui, sans permission de lui, passait dans la forêt : il voulut bien toutefois ne pas tirer à rigueur avec la souveraine, et il la reçut au château avec les égards dus à son rang.

Cette ancienne et illustre maison a produit vingt-deux seigneurs et sept barons de la Hunaudaye, parmi lesquels nous remarquons :

Olivier II de Tournemine, capitaine de Vannes en 1343, qui défendit vaillamment cette place contre les assauts des Anglais, avec Henri, Léon et Robert de Beaumanoir.

Geoffroi de Tournemine, tué au siège de La Roche-Derien (1347).

Jean Tournemine, tué à Pontorson (1427).

François Tournemine, lieutenant-général pour le duc François II, en faveur duquel la Hunaudaye fut érigée en grande baronnie des Etats (1487).

Raoul Tournemine, qui combattit à Saint-Aubin-du-Cormier et au siège de Nantes, et fut créé chevalier par le roi Charles VIII, à la bataille de Fornoue (1495).

René Tournemine, lieutenant-général pour le roi Henri IV en Bretagne.

LA MOUSSAIE.

Un vaste château, flanqué de quatre tours, élevé sur une haute colline entourée de bois, et dominant plusieurs lacs ou étangs, était le chef-lieu de la seigneurie de la Moussaie, mentionnée dans l'histoire de Bretagne dès le XI[e] siècle. Des murs du château, qui, construits en granit ainsi que les tours, ont jusqu'à présent bravé les efforts du temps, l'œil s'étend à perte de vue sur un pays âpre et sauvage, mais pittoresque. L'Arguenon serpente à travers des montagnes dont les flancs sont hérissés de rochers, et dont le sommet est revêtu de bruyères ou couronné de forêts.

Le château de la Moussaie, édifié à une époque très reculée, fut rebâti en 1500 sur un plan remarquable par sa noblesse et par sa grandeur. Ce qui reste de ses ruines offre encore un beau modèle de l'architecture du XVI[e] siècle.

Les plus habiles architectes avaient été employés pour la réédification de ce château, qui ne fut point achevé, et que les seigneurs, qui étaient calvinistes, abandonnèrent en quittant la France, après la révocation de l'édit de Nantes.

Il est aujourd'hui dans un grand état de délabrement, et le *sambuctus* croît en grande quantité dans ses douves.

Plusieurs hommes illustres à divers titres, guerriers, prélats, ambassadeurs, sont sortis de cette maison, entr'autres : — Allain de la Moussaie, gouverneur de Rennes, un des chefs de l'armée que le connétable Du Guesclin conduisit en Aquitaine en 1372 ; — Raoul, son fils, compagnon d'armes du connétable de Richemond, qui servit avec tant d'éclat sous Charles VII, qu'en reconnaissance *des beaux faits de sa main*, il lui fit don du fief de la Ferandière ; — Raoul de la Moussaie, évêque de Dol, que le duc de Bretagne envoya comme ambassadeur près le roi de France, en 1440, et qui siégea au parlement tenu à Vannes en 1441, à la tête de tous les prélats ; — Amaury de la Moussaie, gouverneur de Dol et de Dinan, qui rendit cette place en 1488 au vicomte de Rohan, lieutenant de Charles VIII.

Cette maison, qui a toujours tenu un rang si élevé en Bretagne, n'est ni éteinte ni déchue de son antique splendeur. Elle se partage maintenant en deux branches : la première, issue d'Allain, gouverneur de Rennes ; le chef de cette branche est Louis de la Moussaie, ancien pair de France, ancien député, ancien ministre plénipotentiaire ; et la seconde, la branche des la Moussaie de Carcouet, est issue d'un second mariage de Guillaume I[er] avec Jeanne de Mainbier.

RUINES DU CHATEAU DU GUILDO.

On voit encore, au fond de l'anse où l'Arguenon va se jeter à la mer, les ruines importantes de ce château.

Ce château était très fort, et l'un des plus beaux du duché de Bretagne; — il était baigné au nord par la mer, et protégé de ce côté par des murailles de 36 mètres de hauteur, et de 5 de largeur. Il avait des douves larges et profondes. — Une cour d'armes de quatre-vingt-treize pas de long s'étendait au milieu de la forteresse, dans laquelle on pénétrait par un pont-levis.

La châtellenie du Guildo formait une baronnie qui, au XVe siècle, appartenait à la maison de Dinan; et Bertrand de Dinan en était le seigneur en 1400. Il appartenait en 1446 à l'infortuné Gilles de Bretagne, par son mariage avec Françoise de Dinan. Un siècle après, en 1536, cette châtellenie avait passé dans la maison de Matignon, et elle n'en fut distraite que momentanément, par suite d'un échange qu'en fit en 1570 Jacques, sire de Matignon, capitaine de cent hommes d'armes, avec Pierre, comte de Chemilly, contre les seigneuries qu'il possédait près de Lisieux. Elle rentra dans la maison de Matignon, et en dépendait encore en 1600, puisqu'en cette année, le sire de Matignon, lieutenant-général du roi en Guyenne, la donna par bail à Samuel Leau, moyennant un fer-

mage de quarante écus. Mais en 1605, le comte de Matignon l'échangea contre la seigneurie de Trémereuc, avec Jean d'Avaugour, seigneur de Saint-Laurent, du Bois-de-la-Motte, de Tréméreuc, etc. Cette forteresse avait été prise et reprise pendant les guerres de la ligue ; elle fut démolie sous le règne de Louis XIII, et défense fut faite en plein parlement, 11 avril 1625, à Jean d'Avaugour de faire à ce château aucune fortification, et de contraindre les habitants de Plancoët, de Saint-Méloir, Saint-Briac et autres, d'y aller travailler.

Il n'en reste plus qu'une courtine, et quelques tours tombant de vétusté.

Ce fut dans ce château que fut fait prisonnier, par surprise, l'infortuné Gilles de Bretagne, dont nous raconterons en peu de mots la lamentable histoire.

En 1446, Gilles de Bretagne, frère du duc François Ier et du connétable de Richemond, mécontent peut-être de son apanage, s'était retiré au Guildo avec son épouse, Françoise de Dinan, fille de Jacques de Dinan, grand bouteiller de France. C'était une belle et riche héritière qui lui avait apporté en dot la terre de Montafilant et les seigneuries de Chateaubriand, de Beaumanoir, de Bain, de la Hardouinaie et du Guildo.

Arthur de Montauban, qui nourrissait contre lui des sentiments de jalousie et une haine implacable, parce qu'elle lui avait, dit-on, promis de l'épouser, « si son époux venait à mourir, » le rendit suspect au duc son frère, et l'anima contre lui, en lui persuadant qu'il ne s'était retiré au Guildo que pour y recevoir des Anglais, et mieux entretenir avec eux des intelligences secrètes. Le duc, outré de colère, parce qu'il croyait peut-être à des imputations dont son frère ne se justifiait pas, porta plainte contre lui au roi de France, qui envoya au Guildo deux cents lances avec ordre de l'arrêter.

C'était le 26 juillet 1446. Gilles se livrait dans la cour d'armes à son exercice favori avec ses archers anglais, et le soleil dardait ses rayons sur les tours et les créneaux de la for-

teresse. Il était midi quand on vint annoncer au prince que des hommes d'armes se dirigeaient sur le Guildo.

Le prince, ayant appris que ces troupes venaient de la part de Charles VII, s'empressa de faire baisser le pont-levis ; mais, à peine eurent-elles pénétré dans le château, que Preguet de Coétivé, Pierre de Brézé et Renaud du Dresnay, qui les commandaient, lui déclarèrent qu'ils le faisaient prisonnier, au nom du roi de France. Gilles, qui n'était rien moins que préparé à un pareil évènement, se remit entre leurs mains.

« Messire de Brézé, o tout 400 lances, arrivèrent au Guildo » le 26e de juin de l'an 1446. En ce chasteau était Mgr Gilles, » avec les dames, c'est à savoir madame sa femme, madame » Catherine de Rohan, mère d'icelle, et plusieurs dames et » damoiselles. L'arrivée de ces gens d'armes ne fit aucunes » émotions sur le prince, car il croyait recevoir des amis, » mais bientôt il s'aperçut au contraire, car ceux-ci prinrent » au corps assez lourdement Mgr Gilles de Bretagne, le ti- » rèrent hors la place, et l'emmenèrent à Dinan, où était son » frère. (1) »

Gilles fut transféré de château en château : à Dinan d'abord, où le duc se montra inflexible aux supplications du connétable de Richemond, son frère ; puis à Rennes, à Chateaubriand, à Moncontour, au château du Touffou, et enfin, à celui de la Hardouinaie, « place mal-plaisante, close et estroite, où il » fut estrangement enclos sans pouvoir avoir le large du chas- » teau, et où il passa beaucoup de temps. »

N'ayant pu réussir à le faire périr par les voies légales, parce qu'ils avaient rencontré dans le procureur-général Du Breil une inflexible et honorable fermeté, le duc de Bretagne et son perfide conseiller résolurent de s'en défaire par la faim ou par le poison ; et il ne dut la prolongation de son existence qu'à la commisération d'une pauvre femme qui l'empêcha de

(1) Récit de l'arrestation de Gilles, dans un écrit qui date du XVIe siècle.

mourir en partageant avec lui le pain et l'eau dont elle se nourrissait. Ce fut cette même femme qui amena à Gilles le cordelier qui le confessa. Ce religieux se tint, pour recevoir sa confession, dans les douves sur lesquelles donnait la salle obscure et sombre où était détenu le jeune prince, salle qui ne recevait de jour que par une fenêtre grillée.

Las de le voir vivre si longtemps, les scélérats qu'on avait préposés à sa garde, Robert Rousselle, Jean de la Chaise et autres, pénétrèrent dans la chambre du malheureux Gilles, à qui son extrême faiblesse n'avait pas permis de se lever. On lui passa au cou une *touaille,* et on l'étouffa entre deux matelas; cela se passa dans la nuit du 24 au 25 avril 1450.

Il fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Bosquen, devant le grand-autel; — Louis du Verger, abbé de Bosquen à cette époque, fit mettre sur le lieu de sa sépulture une pierre d'ardoise, et sur cette pierre fut posé un large madrier de chêne, où était sculpté l'effigie du prince, de grandeur naturelle.



Bichebois lith. d'après le dessin de M.

Imp. Lemercier à Paris

LA BELLIÈRE.

On voit en Pleudihen, non loin de la Rance, le châtean de la Bellière, qui mérite de fixer l'attention du touriste.

C'est un antique manoir, aux murailles épaisses, avec cheminées sveltes, octogonales, ornées de couronnes de comte, en relief, qui font saillie à l'extérieur. Situé au milieu d'un petit étang, il était naguère entouré de bois magnifiques, qui occupaient toute l'étendue du parc. Son architecture, d'un bon style, rappelle le commencement du XIVe siècle.

Il appartenait à cette époque à Raoul de Dynam, vicomte de la Bellière, qui vendit pour cent francs de monnaie courante au prieur et au chapitre de Saint-Malo-de-l'Isle, toutes les dîmes qu'il avait en la paroisse de Pleurtuit (ces dîmes valaient 25 mines de blé, 5 de froment, 10 de seigle et 10 d'avoine). — Les lettres furent scellées à la cour de Raoul de Dinan, établie dans la ville de ce nom. — Le marc d'argent était alors à 54 sols 7 deniers. — Il légua par testament au monastère des Dominicains de Dinan une mine de froment de rente à prendre sur les dîmes qu'il avait en la paroisse de Pleudihen, et fut inhumé dans leur église en 1329.

Robin Raguenel, un des chevaliers du combat des Trente, qui avait épousé Jeanne de Dinan, vicomtesse de la Bellière,

maria en 1350 sa fille Tiphaine à Bertrand Du Guesclin, auquel elle apporta en dot une fortune considérable et les qualités de cœur et d'esprit les plus distinguées. Cette femme, d'un esprit supérieur pour son époque, douée en outre d'une âme ardente, magnanime, était digne en tout du grand homme auquel elle voulut bien associer son existence. Elle séjourna tour à tour à la Bellière, château de ses ancêtres, à Pontorson, dont Du Guesclin avait eu le gouvernement, et au château de la Roche-Derien, qui lui fut donné par Charles de Blois, en récompense de ses services. — Comme son mari, elle se montra généreuse, compatissante. Elle se plaisait à exercer l'hospitalité envers de pauvres écuyers et soldats bretons qui avaient servi avec lui en France ou en Espagne, en faisant, disait-elle, à sa place ce qu'il aurait fait lui-même, et elle vendit, pour les délivrer de leurs fers, jusqu'à sa vaisselle et ses bijoux.

La chambre à coucher de Tiphaine, où peut-être elle rendit le dernier soupir, s'il est vrai qu'elle y ait été apportée mourante du mont Saint-Michel, est restée intacte au château de la Bellière. — On y a aussi conservé religieusement un crucifix en bois ayant appartenu à Tiphaine Du Guesclin, — et des tapisseries à haute-lice, représentant des scènes tirées de l'histoire sacrée, le jugement de Salomon, la reine de Saba, etc.

Dom Huynes assure que Tiphaine était encore au mont Saint-Michel en 1374 et que vers la fin de cette année, elle alla mourir d'un asthme dans un de ses châteaux de Bretagne.

Guillaume Raguenel, son frère, compagnon d'armes de Du Guesclin, avait péri à la bataille d'Auray (1364.)



CHATEAU DE DINAN.

Le château de Dinan fut bâti dans les dernières années du XIVe siècle, sous le règne et par les ordres du duc de Bretagne Jean IV. Pendant la minorité du jeune duc Jean V, il y eut une lettre du duc de Bourgogne, son tuteur, sur Olivier Du Chastel, frère du célèbre Tanneguy : que Thomas Du Chastel fera bonne garde au châtean de Dinan, et qu'il le rendra au duc quand il lui plaira (1400). Il est situé dans la partie méridionale de la ville, et assis dans les murs d'enceinte. Son entrée principale est tournée vers la ville, dans la direction du levant.

C'est un énorme donjon, formé de deux tours accouplées, qui, s'élevant à une hauteur d'environ 33 mètres, offrent un aspect plein de majesté et de grandeur. Il est détaché de la cité et ne joint aux remparts que par un pont de pierres extrêmement élevé, qui remplace l'ancien pont-levis, comme s'il eût été destiné à servir au besoin contre les assaillants du dehors, aussi bien que contre ceux du dedans.

Les murailles, qui, depuis le château jusqu'à la tour de Coetquen, forment une haute courtine, étaient elles-mêmes vis-à-vis ce pont-levis séparées du centre de la ville par un fossé très profond, qui servait de seconde défense à l'orient.

Au milieu de cette courtine s'ouvrait la porte dite *du Guichet*,

avec chaîne et pont-levis; elle fut murée à l'époque où le duc de Mercœur fit faire de grands travaux de fortification dans le pourpris du château (1595).

Le couronnement du donjon se fait remarquer par la longueur extraordinaire des consoles qui soutiennent les machicoulis ; peut-être servaient-elles à donner une direction aux projectiles lancés par la garnison.

La tour de Coetquen, qui n'est séparée du château que par une courtine, devait aussi en faire partie : on pouvait se rendre de l'un à l'autre par un conduit ou voûte souterraine.

Le château de Dinan servait autrefois de résidence aux ducs de Bretagne, quand ils demeuraient à Dinan. On dit que la duchesse Anne, qui est venue à Dinan en 1499, 1506, 1509, etc., l'a habité; on montre, dans une pièce qui servait jadis de chapelle (la salle du Serment), un siège en granit où se plaçait, dit-on, la duchesse pour prier et entendre l'office. On l'appelle encore aujourd'hui le fauteuil de la duchesse Anne.

Les Etats de Bretagne ont plusieurs fois tenu leurs séances dans les salles du château de Dinan.

Il a aussi servi de prison d'état en 1778; trois mille prisonniers anglais y furent incarcérés; leur agglomération occasionna dans la ville une espèce de typhus qui fit périr beaucoup d'habitants. En 1794, quarante prêtres insermentés furent renfermés au château de Dinan.

Depuis 1822, il sert de prison civile pour la détention des prévenus et des malfaiteurs.

De la plate-forme du château, élevée de 33 mètres au-dessus du sol, le spectateur domine toute la ville et les pays environnants, dans un rayon de plusieurs myriamètres.

CROIX DU SAINT-ESPRIT.

Au village du Saint-Esprit, on voit s'élever une croix en granit, très digne par son ancienneté, qui remonte au XIVe siècle, et par le travail délicat de ses sculptures à jour, de l'attention des archéologues.

Un piédestal triangulaire sert de base à une légère colonne en granit, dont le fût se termine par un morceau de sculpture d'un fini admirable, et malheureusement mutilé par le vandalisme révolutionnaire.

La face occidentale représente la Trinité : on voit le Père sous la forme d'un vénérable vieillard qui soutient dans ses bras étendus la croix sur laquelle expire son Fils. Le Saint-Esprit y est représenté sous la forme d'une colombe.

La face orientale représente, dans sa partie supérieure, le couronnement de la Vierge, au-dessus de laquelle deux anges tiennent deux dais, et, dans la partie inférieure, la Religion du Christ terrassant le Paganisme.

HORLOGE DE DINAN.

L'horloge de Dinan est une tour en granit qui supporte une flèche pyramidale d'un bel effet; elle a été construite dans le XVe siècle. Tout ce qui tient à la charpente et au mécanisme intérieur date de l'année 1499, ainsi qu'il résulte du compte rendu le 8 mars 1500, par Pierre Bourgneuf, receveur et miseur de la ville.

Cette tour renferme une grosse cloche que la duchesse Anne avait nommée en 1507 avec le vicomte de Rohan, gouverneur de Dinan. Une inscription en vers, gravée sur le timbre de la cloche, rappelle cette nomination et le nom du fondeur, Philippe Bufet.

Anne, pour vray je fus noumée
En l'an mil cinq cent sept.
Des nobles de la ville noumée
Tierce de ce pays en effet.
Je fus en cetui an fondue
Au mois d'Aoust par Phlipes Bufet
Et de bon mestal bien randue
Du poys de six mil et sept.

De la galerie de plomb où retentit la bruyante filleule de la duchesse, on découvre un vaste et magnifique horizon.

ÉGLISE DE SAINT-MALO.

L'église de Saint-Malo était anciennement placée dans le faubourg de ce nom, auprès et en dehors de l'enceinte des murs. Ayant été abattue en 1487, par ordre de François II, sur l'avis des officiers de la place, qui regardaient comme dangereux pour la ville le voisinage d'une église fortifiée, dont les ennemis pouvaient facilement s'emparer, les paroissiens obtinrent du duc (10 avril 1488) l'autorisation de la rebâtir dans l'enclos des remparts, au lieu où elle est aujourd'hui. Le 22 juin 1489, le vicomte de Rohan, gouverneur de Dinan, acheta l'emplacement de divers particuliers pour une somme de 557 livres 7 sols. Il s'y réserva le droit d'enfeu, au haut du chœur, près le grand autel. Le seigneur de la Haye, habitant de Dinan, fut chargé d'aller trouver l'évêque de Saint-Malo, Pierre de Laval, *pour en impétrer le congé et licence de rebâtir ce lieu vénérable.* Le 18 août suivant, Pierre de Laval, évêque en commende de Saint-Malo, et archevêque de Reims, donna son consentement à l'érection. L'œuvre commença aussitôt, et les travaux furent poussés avec activité.

Jean, vicomte de Rohan, son fondateur, plaça la première pierre, et fit face à tous les principaux frais. On employa pour la construction beaucoup de pierres des carrières de *Quelinan.* (1)

(1) Il fut amené de Quelinan, en 1511, 2704 quartiers de pierre, et payé pour le cherruy 135 livres 4 sols, à 12 deniers la pièce. Les plafonneurs étaient payés 2 sous 6 deniers par jour en 1485 ; en 1483, la charretée de pierre rendue de Quelinan coûtait 5 sols.

L'édifice, exécuté sur un plan fort beau, est resté inachevé.

Dans le chœur et dans les chapelles, il existait autrefois des enfeux ou caveaux appartenant à des familles distinguées. (1)

On remarque à l'extérieur la richesse d'ornementation du chevet; de légères et nombreuses pyramides avec leurs couronnements en forme de corbeilles; de longs arcs-boutants décorés de cannelures, en guise de gouttières.

La voûte du chœur et le chœur lui-même sont d'un beau style architectural; le maître-autel est l'œuvre d'un sculpteur distingué, Dominique Molchnent. On remarque aussi dans l'intérieur de l'église la chapelle de la Vierge, deux tableaux de prix, l'un du Christ, à gauche de la porte d'entrée, l'autre du baptême de N. S. (fonts baptismaux), et des stores qui resplendissent aux vitraux de la grande porte latérale.

(1) Les familles Du Chastel, † 1760 et suiv. — Mousset de la Villeneuve de Carheil, † 1722 et suiv. — Pierre-Georges de Vaucouleurs, comte de Lanjamet, † 1676. — Famille Macé, sieur du Tertre, entr'autres, François-Jacques Macé, ancien trésorier, échevin, † 1789. — Nicolas Macé, sieur de la Lionnaye, major de la milice bourgeoise de Dinan, † 1755. — Julien Rouault, sieur de la Hautière, ancien maire de Dinan, † 1773. — Jeanne Mouton, épouse de Gilles Rouault, sieur de la Richardais, † 1761. — Charles Maingard, capitaine de vaisseau, † 1772; Jeanne Maingard, veuve de Pierre Macé, capitaine de navire, † 1765; Guillaume Maingard, † 1762. — Françoise Pringué, veuve de Michel Poulce, † 1760. — Geneviève de Boisadam, épouse de François de Wogan, sénateur romain, † 1768. — Marie-Anne Brindejonc, épouse de Pierre Petit, sieur Devoize, † 1763. — Jean Couppé de la Fougerais, ancien maire de Dinan, époux de Jeanne Ernault, † 1789. — Marie-Joseph Poulce, époux de dame Françoise Aubry de Vildé, † 1778. — Eulalie Clavier de Pestivien, insigne bienfaitrice de cette église, inhumée près le chœur, du côté de l'Evangile, dans la tombe de ses ancêtres. — Jeanne-Emilie de la Houssaie, fille d'écuyer Jacques de la Houssaie, † 1775. — Guillaume Marot, comte de la Garaye, gouverneur de Dinan, † 1693. — Joseph Dubreil Pontbriant, chevalier de la Caulnelaye, ancien capitaine de cavalerie, époux de dame Agathe Du Plessis de Grenedan, † 1784. — Jude-César de Saint-Pern, seigneur de Kerguen et autres lieux, inhumé dans le chœur, † 1753. — De Saint-Pern, comte du Lattay, écuyer, 1772. — De Monnaye, chevalier, seigneur de Meaux, commandant de la ville et des châteaux de Dinan et de Léhon, † 1753.



Imp. Lemercier à Paris

ÉGLISE DE SAINT-SAUVEUR.

Le monument le plus remarquable de Dinan est l'église dédiée à Saint-Sauveur.

La façade romane de cette église est couverte de bas-reliefs; elle a une certaine ressemblance à celles des églises romanes du Poitou, et la construction doit être antérieure au XIe siècle.

Des deux côtés de la porte principale, en plein cintre, on voit les statues des quatre évangélistes, portés sur des lions. Au-dessous des voussures, autrefois ornées de statuettes et de rinceaux, se détachent en relief le lion et le bœuf ailés, attributs de saint Marc et de saint Luc. Les deux portes latérales, plus simples, ont cependant des archivoltes assez riches.

Le mur méridional de la nef s'appuie entre chaque fenêtre à des contreforts déguisés, tantôt sous la forme de pilastres, tantôt sous celle de colonnes engagées, dont les chapiteaux sont ornés de têtes grimaçantes et de caprices de toute espèce.

Le portail et le mur méridional de la nef sont tout ce qui subsiste de la construction primitive de l'édifice.

Les fondations de l'église moderne ont été jetées en 1400; en 1507 fut commencé le beau chœur de l'église, comme l'at-

teste l'inscription gravée sur les bas-côtés du chœur, derrière la troisième colonne de l'hémicycle, vers nord. (1)

Ce n'est qu'en 1653 que l'église fut entièrement livrée au culte. La tour du clocher, commencée en 1557, ne fut terminée qu'en 1617, comme l'indique le millésime qu'on lit sur les faces orientale et occidentale.

La tour, couronnée d'un dôme avec quatre clochetons, ayant été foudroyée en 1749, la fabrique fit commencer le clocher en charpente qui existe aujourd'hui. Ce clocher, qui s'élance à une hauteur de 57 mètres 14 centimètres, présente une heureuse combinaison de dômes superposés, d'une courbure gracieuse. Il produit, de quelque côté qu'on l'aperçoive, un fort joli effet.

L'intérieur de l'église n'a rien qui puisse fixer l'attention de l'archéologue, si ce n'est, au bas de la nef, une cuve baptismale en granit noir, d'environ 1 mètre de diamètre, soutenue par quatre figures sculptées, d'un travail très grossier; — la chapelle Saint-Jean, où l'on voit une jolie crédence voûtée en accolade ou talon; — les deux chapelles absidales vers nord qui possèdent dans leurs crédences de précieux morceaux de sculpture.

(1) En 1509, Mgr. Briçonnet, évêque de Saint-Malo, vint bénir les travaux, et pour ce, il lui fut baillé deux potz de vin de Gascogne.

Le même jour, jour de Saint-Lunaire, il fut baillé par les fabricqueurs aux maczons de l'œupvre, deux moutons, une vachette, dix-huit pains, quatre-vingts potz de vin de Normandie et de Gascogne; il fut aussi baillé par les fabricqueurs de ladicte église à M. de la Moussaie et à Mme Duchalonge-Tréver, à chacun une corbeille d'oranges, pour avoir prêté leurs tapisseries pour ladicte cérémonie.

L'un des premiers architectes de Saint-Sauveur fut Guy Pinçon, qui avait pour salaire, par jour, 6 sols.

Rolland Bougnard, maître ajusteur (appareilleur), était payé, par jour, 3 sols.

Les manœuvres recevaient, par jour, 9 deniers.

Les maçons, 3 sols.

Les charpentiers, 3 sols 6 deniers.

Les couvreurs, 3 sols.

Le morceau de pierre de taille coûtait 12 deniers.

La pipe de chaux, 18 sols.

Le mille de clous à lattes, 4 sols 6 deniers.

Mais le voyageur s'arrête avec émotion devant un petit monument d'un goût médiocre, placé dans le transept nord. C'est là qu'est renfermé le noble cœur de Bertrand Du Guesclin. Lorsque le héros breton eut été tué au siège de Châteauneuf-Randon, le 13 juillet 1380, on porta son corps à l'abbaye de Saint-Denis, et son cœur, placé dans une boîte de plomb, fut, conformément à ses dernières volontés, transporté à Dinan, dans l'église des Dominicains, auprès de Tiphaine, sa première femme. Cette église ayant été détruite à la révolution, ces précieux restes furent transportés avec solennité, le 9 juillet 1810, dans celle de Saint-Sauveur. On lit, sur le tombeau qui les renferme, cette inscription en lettres d'or :

Cy : gist : le : cueur : de
missire : bertran : du : gueaqui
en : son : vivāt : conetiable : de
frāce : qui : trespassa : le : xiii^e
jour : de : jullet : lan : mil iii^c
iiii^xx dont : son : corps : repos
avecques : ceulx : des : Roys
a sainct : denis en France :

Dans presque toutes les chapelles de l'église existaient autrefois des caveaux appartenant à des familles distinguées.(1)

(1) Les maisons du Chêne-Ferron, de la Paquenais, du Colombier, de Lanvallay, de la Fosse-aux-Loups, d'Yvignac, y avaient leurs enfeux; les doyens de Plumaudan y avaient aussi les leurs. On a trouvé dans deux des chapelles, derrière le chœur, les caveaux funéraires de nobles gens Olivier Gigot et Zacharie Mouton, sa compagne, sieur et dame de la Lande, † 1652. — Nobles gens Nicolas Lamberts et Simone Ernault, sa compagne, † 1665.

RUINES DU CHATEAU DE LA GARAYE.

On voit à peu de distance de Dinan (2 kil. N.-O.) les ruines pittoresques de ce château, dont le temps détache chaque jour une pierre.

Sa construction appartient à diverses époques : on ne voit plus que les restes d'une façade assez élégante, du style de la renaissance. Ce château fut jadis la demeure d'un homme vertueux que les habitants du pays mettaient au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Claude-Toussaint Marot, comte de la Garaye, fils du gouverneur de Dinan, après avoir mené dans sa jeunesse une vie dissipée, résolut de consacrer le reste de ses jours et une grande fortune au soulagement des malheureux. Son château, dont nous voyons ici les ruines, se changea en hospice ; il devint un asile ouvert aux pauvres incurables ; il poussa le dévouement jusqu'à se livrer, à Paris, à l'étude de la médecine et de la pharmacie, pour être plus à même de secourir ses semblables. Pendant ce temps, sa digne épouse, la fille du comte de Pontbriand, remplissait en quelque sorte à la Garaye les fonctions d'une sœur de charité.

Louis XV, voulant récompenser en lui l'homme de bien, en



Bichebois lith. d'après le dessin de M. Hawke — Imp. Lemercier, Paris

RUINES DU CHÂTEAU DE LA GARAYE.

même temps que l'homme de génie, auquel on devait plusieurs préparations chimiques, le sel de la Garaye, etc., lui remit 50,000 livres. Il consacra la plus grande partie de cette somme à la fondation d'un établissement de bienfaisance, qui a rendu et rend encore chaque jour à la ville de Dinan d'immenses services, la maison des sœurs de la Charité.

M[me] de Genlis, dans *Adèle et Théodore*, a célébré le dévouement de cet homme vertueux; et, sur les lieux mêmes où il exerça la bienfaisance, elle en recommanda l'exemple à son illustre élève, le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe.

L'HOSPICE DES FRÈRES SAINT-JEAN-DE-DIEU.

Suivez le chemin qui conduit au village du Saint-Esprit, vous aurez bientôt remarqué à votre droite, tout près de ce village, sur le versant d'un coteau champêtre, des bâtiments vastes et réguliers, d'une élégance austère, entourés de jardins et de bosquets. Entrez dans cet asile consacré au soulagement de la plus triste des infirmités humaines. C'est là l'hospice des aliénés.

Cet établissement est situé à 1 kilomètre de Dinan, sur un monticule sablonneux et isolé, environné de murs d'enceinte, qui, peu élevés au-dessus du sol, laissent la vue se promener agréablement sur la ville et les campagnes environnantes.

Leur aspect soutient l'espérance et donne un air de liberté à la réclusion; — il tend à adoucir pour les aliénés l'ennui de l'isolement, à amortir l'incontinence de leur imagination. Les vastes jardins de cet hospice, les prairies, les coteaux couverts de belles plantations, leur offrent d'agréables promenades. Les soins du jardinage et les travaux champêtres peuvent aussi fournir aux malades des moyens précieux de diversion à leur fâcheux état.

Le bâtiment principal, dans lequel sont renfermés les aliénés, a plus de 100 mètres de longueur sur 12 de largeur. Des deux extrémités partent deux ailes presque aussi considérables, et qui servent d'enceinte aux cours dans lesquelles les aliénés



Lith. par Bichebois d'après le dessin de M.lle Stan More.

prennent leur recréation. Une chapelle s'élèvera au centre et en dehors d'un second corps de bâtiment parallèle au bâtiment principal, et contigu aux deux ailes latérales. Tout à l'entour se développent les jardins potagers et les promenades qui occupent entr'eux une superficie de 18 hectares. — La première pierre a été posée le 15 septembre 1836.

Les malades occupent à l'intérieur de vastes salles, bien aérées, et dont la température est maintenue en hiver à un degré de chaleur convenable. Quelques-uns ont des chambres particulières. Chacun d'eux peut se livrer au genre d'exercice qui lui convient, dessin, musique, billard, etc., ou se promener sous les spacieuses galeries qui séparent les salles de leurs préaux ou jardins.

Toutes les conditions désirables de salubrité s'y trouvent réunies : air pur, nourriture saine et abondante, eaux claires et limpides, ombrages bienfaisants, etc.

Aux avantages naturels des lieux, il faut ajouter ceux d'une médication spéciale, et l'expérience pour ainsi dire traditionnelle des religieux qui desservent l'hospice.

La religion, par des consolations éclairées et ménagées à propos, a déjà prouvé son heureuse influence sur les aliénations mentales.

Saluons donc avec respect, avant de quitter ces lieux, le bon et l'humble frère hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu. Il est l'ami, l'ange, le consolateur de cet être infortuné, déchu, que la société repousse de son sein, et que sa propre famille ne voit qu'avec horreur et dégoût. Ah! qui ne se sent ému à la vue d'un dévouement si patient et si sublime, et disposé à rendre aux frères qui surveillent et assistent les malades, le tribut d'admiration et de respect qu'inspirent, que commandent leur inaltérable douceur, leur infatigable charité. Les hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu ne se reposent que sur eux-mêmes des soins et de la surveillance des malades confiés à leur sollicitude, et se font un devoir de ne les quitter ni jour ni nuit.

Les soins d'un zèle mercenaire peuvent-ils être mis en comparaison des soins assidus et désintéressés que leur prodigue la charité, cette fille du ciel !

« Les premiers sont froids comme les calculs de l'égoïsme ; les seconds actifs, ardents comme la charité chrétienne, bravant tout, même la mort, parce qu'ils ont Dieu pour objet. On donne bien à un malade, pour de l'argent, les remèdes prescrits par le médecin ; mais qui en saura adoucir l'amertume ? qui le pansera sans répugnance ? qui remuera sans dégoût sa couche fangeuse et prêtera à ses plaintes une oreille compatissante ? celui-là seul qui aura pour mobile la charité chrétienne, et pour but le désir de se rendre agréable à Dieu. »

« Tout ce que vous jugerez convenable au malade : s'il y a peu, nous nous priverons, afin que rien ne lui manque, » répondait textuellement le supérieur des frères Saint-Jean-de-Dieu au médecin qui lui demandait jusqu'où, en fait de régime, il pouvait étendre ses prescriptions. Réponse sublime ! et qui, dans une seule phrase, résume tout l'esprit de leur institution !

Quatre cents aliénés, confiés aux soins de soixante frères hospitaliers, sont aujourd'hui renfermés dans cet établissement, qui pourra par la suite en recevoir un bien plus grand nombre.



Bichebois lith. d'après le dessin de Mlle Stan-More — Imp. Lemercier à Paris

LE VIADUC SUR LA RANCE

LE PONT-VIADUC DE DINAN.

Du haut de cette vieille tour située à l'une des extrémités de la promenade dite des murs de Saint-Sauveur, on voit se dérouler devant soi un panorama délicieux qui ravit d'admiration les étrangers, et que les habitants eux-mêmes ne se lassent pas de contempler.

On est saisi à la vue d'une nature si magnifique, si heureusement accidentée. Mais l'admiration de l'observateur ne devient un sentiment réfléchi, que lorsqu'après être revenu de ses premières et plus vives impressions, il veut analyser, jusque dans ses moindres détails, tous les traits de ce magique tableau. Mesurant de l'œil cette vallée profonde, il suit les contours, les sinuosités de la Rance promenant ses eaux paisibles dans de gracieux méandres, à travers de vertes prairies. Il est charmé par l'aspect des riants coteaux qu'elle baigne dans son cours, de la végétation vigoureuse qui s'élève sur leurs flancs, de la coquetterie des villas çà et là dispersées sur leurs cîmes. Le mouvement, la vie qui se révèlent de toutes parts, ajoutent encore aux charmes du paysage. Ici, l'usine jette au ciel ses torrents de fumée; là, le navire appareille pour sortir du port; plus loin, la voiture poudreuse roule avec rapidité sur le penchant du coteau.

Voyez là-bas, en face de vous, s'élevant sur le dôme d'une colline, comme une invocation à la prière, cette modeste église de village: c'est la moderne et gracieuse église de Lanvallay.

Mais une œuvre d'art qui, peut-être, frappera davantage vos regards au milieu de ces beaux sites, c'est ce superbe viaduc, aux proportions élégantes et hardies, qui maintenant relie l'une à l'autre deux collines opposées. [1] Il franchit la vallée de la Rance à une telle hauteur, qu'il fait presque complètement disparaître la raideur des pentes sur lesquelles il s'appuie. Ce pont monumental, avec ses hautes et massives colonnes de granit, assises sur le roc, bravera les injures du temps.... Bien des générations auront disparu, qu'il subsistera encore, et toujours le même, comme l'onde du fleuve qui passe à travers ses arches.

(1) Le viaduc a 260 mètres environ de longueur. — La voie a une largeur de 5 mètres, non compris celle des trottoirs qui la bordent. — La hauteur totale du viaduc est d'environ 40 mètres entre le chemin de hallage qui borde la Rance et la chaussée.

Il se compose de 10 arches en plein cintre, de 16 mètres d'ouverture; de 9 piles de 4 mètres d'épaisseur, à parements verticaux, et de 2 culées. Aux piles sont ajustés des contreforts qui diminuent graduellement de largeur de bas en haut. Les principales piles sont établies à 8 ou 9 mètres au-dessous du niveau du chemin de hallage, sur un banc de roche parfaitement sain.

Il supprime en grande partie les deux côtes au moyen desquelles la route nationale n° 176, de Caen à Lamballe, relie à la Bretagne Saint-Malo, Saint-Servan et toute la Basse-Normandie.

